

UNIVERSITÉ DE NICE-SOPHIA ANTIPOLIS &  
MUSÉE DES TROUPES DE MARINE DE FRÉJUS  
INSTITUT NAPOLEON

**L'EXTRÊME-ORIENT & NAPOLEON BONAPARTE**

*Essai*

**- PIERRE-RICHARD FÉRAY -**

|   |
|---|
| <p>Docteur d'état ès-lettres<br/>Ethno-historien de l'Asie du Sud-est<br/>Université de Nice-Sophia Antipolis</p> |
|---|

IN

Actes du Colloque : *LES TROUPES DE MARINE ET LES COLONIES SOUS LE PREMIER EMPIRE* ,  
organisé les 28 et 29 mai 2002 à Fréjus par le Musée des Troupes de Marine de Fréjus,  
l'Institut Napoléon et l'Université de Nice-Sophia Antipolis, pages 101-137, Paris-  
Limoges éditions LAVAUZELLE, Avril 2005, 274 pages.

NICE, CE 18 MARS 2004

## L'EXTRÊME-ORIENT ET NAPOLÉON BONAPARTE

**Pierre-Richard Féray**

« Placés devant un but aussi grand, [ces individus historiques] se sont audacieusement proposé de le servir contre toute l'opinion des hommes. Ce n'est pas le bonheur qu'ils ont choisi, mais la peine, le combat, le travail pour un but... Leur but atteint, ils sont tombés comme des douilles vides... et à l'instant où ils y sont arrivés, ils sont morts - jeunes comme Alexandre, assassinés comme César, déportés comme Napoléon. Qu'ont-ils gagné? peut-on se demander. Ce qu'ils ont gagné, c'est leur concept, leur but - qu'ils ont accomplis. »

(Hegel, *la Raison dans l'histoire*, cours de 1822 à 1828).

**EN GUISE D'INTRODUCTION : UNE BIBLIOGRAPHIE  
COMMENTÉE**

Napoléon Bonaparte eut-il une politique tournée vers l'Asie orientale? Par delà l'expédition d'Égypte en 1798, manifesta-t-il un intérêt politique et stratégique suffisamment fort, soutenu, pour les nations et cultures riveraines des océans Indien et Pacifique, autrement dit de l'Inde, de la Chine, de l'Asie du Sud et du Sud-Est, éventuellement du Japon ? Un attrait en somme, mais quel genre d'attrait ?, pour l'Extrême-Asie, l'Extrême-Orient.

Aucune réponse, *a priori*, n'est évidente. L'imposante, pour ne pas dire phénoménale bibliographie consacrée (et relevée par la *Fondation Napoléon*) - à l'homme, l'officier, le Consul, l'Empereur et l'exilé Napoléon 1<sup>er</sup>, de 1795 à 1821, relativise, si elle ne marginalise pas, cet aspect de la question. Par contre-coup elle met en relief, ce qui ne saurait nous surprendre, la dimension européenne, continentale, par instants africaine via l'Égypte, de la geste napoléonienne. Précisément parce que ce centre d'intérêt européen est si politiquement, militairement, important, si récurrent, si décisif en fin de compte qu'il capte l'attention de l'historien au point de l'aveugler parfois, ou pour le moins de détourner son regard des perspectives d'une vision napoléonienne non exclusivement européenne.

***Le Caractère***

En effet nous savons [J. Tulard, L. Garros, *Napoléon au jour le jour*, 1992] que Napoléon a visé « l'Empire universel », qu'il s'est intéressé à l'Orient, à l'Inde et à la Chine, dès ses premières années d'enseignement, quand il était élève entre 1779 et 1784 à l'École royale militaire de Brienne-le-Château, si nous en croyons les confidences rapportées par son ami de classe, Bourrienne. En 1792, promu capitaine, il rejoint son poste et son bataillon détaché à Corte et à Bonifacio. Lors de ce « cinquième séjour

corse » (octobre 1792-juin 1793) des plus mouvementés (lutte contre Paoli), il manifeste devant sa famille rassemblée sa ferme résolution de « se rendre aux Indes », ce qui fut rapporté par son frère Lucien. En 1795, dans une correspondance, cette fois-ci, à son frère Joseph, c'est en « Turquie », plus précisément à « Constantinople » qu'il souhaiterait aller si « le Comité de Salut Public ne s'y oppose pas ». Après la bataille de Lodi, 11 mai 1796, « qui donne à la République toute l'Italie » ; plus encore après Campofornio, en octobre 1797 ; plus précisément encore, au début de l'année 1798, à Paris lors d'une rencontre avec Talleyrand, sa décision de « monter l'expédition d'Orient », autrement dit d'Égypte, est prise non sans une certaine gourmandise. C'est ce qui ressort de la confidence célèbre qu'il fait à Bourrienne - dont le témoignage a toujours été contesté par les historiens de l'Empire, excepté sur ce point : « Je ne veux pas rester ici, il n'y a rien à faire. Je vois que si je reste, je suis coulé dans peu. Tout s'use ici, je n'ai déjà plus de gloire, cette petite Europe n'en fournit pas assez. Il faut aller en Orient. » [*ibid.*, p. 131]. J. Tulard [*Napoléon ou le mythe du sauveur*, 1977, 2001] rapporte le propos plus élégamment : « l'Europe n'est qu'une taupinière. Tout s'use ici. Il faut aller en Orient, toutes les grandes gloires viennent de là ! » Et Napoléon ajoute : « les grands noms ne se font qu'en Orient » [*ibid.*, p. 93-102].

Quête de la renommée? Pas seulement. Pour Stendhal (*Napoléon*, 1837, 1955), « aller en Orient » signifiait à l'époque (comme plus tard après la chute de Napoléon) *chercher fortune* hors d'une France dont la situation post-révolutionnaire, dans tous les domaines, ne favorisait guère les entreprises d'une jeunesse ambitieuse mais dépourvue de toute fortune et d'entregent. Connaissant les problèmes d'ordre familial et matériel auxquels se heurtait alors Napoléon, la thèse de Stendhal ne peut être exclue. Plus tard, dans le *Mémorial* [Tome II, *vide infra*], l'Empereur reviendra sur cette question apportant sa propre version :

« ... Une autre fois, des amis voulaient m'envoyer dans l'Inde ; j'y eusse été employé ; on me garantissait encore en très peu de temps une fortune considérable. Je ne voulus pas : je me trouvais trop âgé ; c'était trop loin disais-je. Il y a vingt ans de cela et je suis à Sainte-Hélène. » (L'entretien rapporté par Las Cases eut lieu en décembre 1815).

Admettons cependant qu'il existe, de la part de Bonaparte, un rapport personnel à l'Orient, une sorte de premier niveau d'importance psychologique, d'intérêt culturel - rêve d'Asie, rêve de gloire. Ou rêve d'un Corse, d'un simple habitant de cette île au regard tourné vers l'ailleurs et qui, (avec l'homme de Bretagne) peuplera d'abondance nos futures colonies exotiques ? La personnalité de Napoléon - dont l'historien G. Lefebvre [*Napoléon*, 1947] nous a laissé un portrait physique et moral saisissant de vérité\* - légitime une partie de notre bibliographie le concernant et nous n'avons eu que l'embarras du bon choix. En outre comment oublier, quitte à le faire sans regret pour Walter Scott, tout ce que F.-R. de Chateaubriand [*Mémoires d'Outre-Tombe*, Tome II, 1849-50, 1968] a écrit sur l'Empereur ainsi que sur l'Égypte colonisée et plus généralement sur l'Orient [*L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811, 1826]. Toutefois à mesure que nous avançons dans notre réflexion se rapportant à la thématique posée, un maître-document s'est imposé au point que nous avons procédé à une véritable relecture de l'œuvre tout entière, sur la base d'une édition critique quasi contemporaine de la date de sortie du livre. Il s'agit naturellement de l'ouvrage du Comte de Las Cases [*MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE ou du journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon durant dix-huit mois*, 9 Tomes, 1823, en abrégé *Mémorial*]. Nous aurons souvent l'occasion d'y revenir.

### ***Le rapport des forces ou l'obsession anglaise***

Pour passionnante, nécessaire, complexe qu'elle soit, l'explication par la personnalité de l'Empereur tournerait court si elle nous semblait suffisante. A un autre niveau s'impose la prise en compte de ces deux ou trois décennies qui ébranlèrent et la France et le Monde : 1789-1815, dont une honnête lecture nous révélerait l'existence d'un véritable paradoxe : dans le cadre d'un « Tableau de l'expansion européenne à travers le monde de la fin du 12<sup>e</sup> au début du 19<sup>e</sup> siècle » [A. Martineau & L. Ph. May, 1935], la période qui nous préoccupe grandement est... décevante. Hors de l'Europe, il ne se passe rien, si ce n'est que de 1763 à 1818, « période presque exclusivement anglaise, la Cité asseoit sa domination dans l'Inde par la destruction successive de toutes les puissances politiques indigènes » [*Ibid*, p. 13]. C'est « le triomphe de la Grande Bretagne qui sera la base ou la consécration de la puissance maritime et coloniale de l'Angleterre » [H. Mariol, *la chronologie coloniale, histoire de la colonisation du 14<sup>e</sup> siècle à nos jours - histoire particulière des colonies - capitalisme et administration*, 1921]. Inversement, la France, observant la disparition progressive de ses colonies, et n'y pouvant mais, vivra dans cette fâcheuse conjoncture, la période la plus creuse, la plus vide qu'elle ait jamais connue au cours de son histoire ultra marine ou coloniale.

Pour la compréhension de ce qui va suivre, la saisie de ce rapport de forces entre Anglais et Français est fondamentale. En voici selon nous le résumé le plus réaliste qui soit de cet « effondrement du domaine colonial » :

« Le domaine colonial ayant survécu au traité de Paris s'est effondré par étapes. 1789 a été le point de départ mais il faut attendre 1793, c'est - à - dire l'entrée en guerre de l'Angleterre, pour qu'une fois de plus, comme pendant la guerre de Sept Ans, la domination britannique sur les océans entraîne la chute des possessions coloniales françaises... Cependant en dépit de l'expédition d'Égypte sous le Directoire et des projets souvent utopiques du Consulat dans toutes les directions, la rupture de la paix d'Amiens en 1802 confirme le désastre qui sera complet en 1810 »

[*Histoire de la France coloniale - Tome I : la Conquête, des origines à 1870*, 1991, 3 tomes].

Dans ce contexte tour à tour morose et d'intense rivalité franco-britannique, l'idée d'un Premier Consul rêvant d'Orient sans se préoccuper de l'Angleterre et s'y opposer par tous les moyens, y compris ceux d'une entreprise politique d'envergure à mener en Asie contre elle, ne résiste pas, ni à la nature des choses, ni à l'analyse, encore moins à la volonté d'un stratège réputé pour son talent à dresser des « blocus », partout, face à sa grande rivale anglaise pour l'affaiblir ou la fixer sur une défensive inopérante. Ce que nous révèlent, outre le *Mémorial*, toute une série d'ouvrages et d'études difficiles à cataloguer. Comment classer l'œuvre phare de A. Toynbee [*l'Histoire*, préface de R. Aron, 1972, 1996] ? Ou celle de M. Weber [*Confucianisme et taoïsme*, 2000] ? Ou les très riches [*Histoire de l'Inde moderne - 1480-1950* de CL. Markovits, 1994], [*Les maharadjahs et la politique dans l'Inde Contemporaine*, de Ch. Hurtig, 1988] ? Sans omettre A. Peyrefitte [*L'empire immobile - le Choc des mondes*, 1989] J. Needham [*La science chinoise et l'Occident*, 1973] ? etc.

Reste, selon nous, à prendre en considération un troisième et dernier niveau, non le moindre.

### ***Déclin de l'Asie, Puissance de l'Europe***

Dans ce tohu-bohu d'agitation impérialiste, de bruits d'armes et de clameurs révolutionnaires, *quid* des pays d'Asie concernés? En deçà de leurs frontières, de leurs rivages ou des étages de leur organisation étatique, comment voient-ils, appréhendent-ils ce « fléau » et cette « vertu » venus d'Occident... par voie maritime plus que terrestre, et qui cherchent à vendre ou à acheter, à commercialiser après avoir tenté d'évangéliser.

Or qu'observons-nous à la fin du 18<sup>e</sup> siècle? Une double et dramatique crise de la représentation orientale - vue d'Occident ; occidentale - approchée par les Japonais ou les Chinois. Le dialogue entre l'Occident et l'Asie qui, jusqu'ici avait prévalu selon une logique de l'altérité - empruntant beaucoup à la démarche intellectuelle des missionnaires jésuites [*Lettres édifiantes...*, 1702-1776], ce dialogue s'interrompt brutalement à la mort du dernier grand Empereur de Chine de la dynastie des Qing (Mandchou) - Qianlong (1736-1796) [D. Elisseeff, *Histoire de la Chine*, 1997]. Contrastant totalement avec l'engouement des Occidentaux, dans la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, pour la Chine - celle des *mœurs et des lois*, du *Conseil des sages et des mandarins scrupuleux*, de la *maîtrise démographique*\*\*, de *l'ordre naturel*, etc. ; à un degré moindre pour le Japon pour son sens de *l'esthétique*, son *identité culturelle*, également, sans doute on le sait moins, pour son intérêt en faveur du commerce avec l'Occident et le rôle joué en ce domaine par sa classe des marchands ou *chonin*, etc., on assiste dans le dernier quart du 18<sup>e</sup> siècle, à un phénomène de rejet ; plus grave de mépris de nature raciale et civilisationnelle, assorti d'une menace qui, sans cesse sera brandie avant de se concrétiser. « *Grandeur et déclin de l'Asie* » titre un ouvrage publié en 1937 par un ministre plénipotentiaire français [F. Grenard, 1937, 1947], et qui résume parfaitement, du début du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin de l'expansion coloniale, l'opinion d'une élite européenne, prête, - assurée de sa montée en puissance, de sa modernité, de sa supériorité dans la quasi totalité des activités matérielles (et bientôt spirituelles, intellectuelles) -, à imposer les lois de son commerce, celui de ses « Compagnies des Indes orientales », lesquelles, libre concurrence oblige, et souvent soutenues par leurs états commanditaires, ne sont plus prêtes à accepter que devant leurs entreprises des marchés se ferment... Cette élite, plus laïcisée que religieuse, plus mercantile que savante, plus exploratrice que scientifique, autant militaire que manufacturière, sur « *l'homo sinicus* », porte un regard, sinon hostile, toujours ambigu, ambivalent, tout à la fois dépréciatif – pour l'essentiel et admiratif – pour les détails, ce qui a pour effet d'exaspérer les Asiatiques, dans tous les cas, européocentriste. Or c'est quoi l'eurocentrisme sinon la confusion entre l'Occident et l'universel ! La Chine ou le Japon n'existe que par le regard de l'Occidental [Ch. De Constant, *Terres de Chine - Nouvelle Compagnie des Indes*, 1789-1790, 1998]. Sur ce vaste sujet, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à nos « Sources bibliographiques », dont les complètes études de [J. Gernet, *le monde chinois*, 1972 ; *l'intelligence de la Chine. Le social et le mental*, 1994], [J. Needham, *Dialogue des civilisations : Chine-Occident...*, 1991], de [ J. Lequiller, *Nouveaux mondes d'Asie – du 16<sup>e</sup> siècle à nos jours*, 1974], de R. Grousset, de J.K. Fairbank, d'Etiemble, de S. Leys, de L. Vandermeersch, etc.

Cette histoire des représentations, des mentalités, de la relation à l'autre, de la prise en compte des différences en rapport ou en opposition avec la notion religieuse d'unité humaine ou laïque d'universalité, cette histoire a nourri , depuis les dernières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, côté occidental, une recherche de haute valeur scientifique et culturelle. De celle-ci, retenons un ouvrage qui a tenté, mais sans réussir, une synthèse

des positions de cette problématique de l'Altérité, *Nous et les Autres* [de Tzv. Todorov, 1989]. Nous-mêmes avons établi [*Indochine : un grand mythe de l'universalité française*, 45 p., sous presses universitaires de Bretagne], combien l'orientalisme français, se différenciant de l'anglo-saxon pour l'Asie orientale, n'avait jamais été « intellectuellement » colonialiste, même s'il a servi le régime colonial... comme il sert aujourd'hui, mieux qu'hier, l'état national. Ainsi nous sommes-nous opposé à la thèse d'E. K. Saïd [*L'Orientalisme – l'Orient créé par l'Occident*, 1980], dont l'intérêt avait été, par la virulence de ses prises de position « de la gauche palestinienne », d'ouvrir un débat qui, n'en doutons pas, n'a pas fini de nous interroger.

De ce point de vue l'expédition d'Égypte reste exemplaire quand elle ne devient pas emblématique. Exemplaire dans ses modalités d'intervention ; dans sa philosophie - ne préfigure-t-elle pas une connaissance qui soit « autre » de l'autre, à portée de mon regard et non dans mon regard ? ; emblématique d'une perception napoléonienne de l'Orient - plus proche de celle d'un Alexandre vis à vis des Perses, d'un César des Gaulois, plus ouverte à l'Empereur de Chine dans la dispute mémorable qui engagea ce dernier à faire plier l'Ambassadeur d'Angleterre, Lord Macartney, à ses rites, plutôt que l'inverse [A. Peyrefitte, *op. cité* ; Sir G. Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine... 1798*, 4 vol.].

---

\* « *Petit et bas sur jambes, assez musclé ; sanguin et encore sec, le corps est endurant et toujours prêt. La sensibilité et la résistance des nerfs sont admirables, les réflexes d'une promptitude foudroyante, la capacité de travail illimitée, le sommeil vient au commandement... Le cerveau est un des plus parfaits qui aient existé ; l'attention, toujours en éveil, brasse infatigablement les faits et les idées ; l'imagination en joue, et invente, par des illuminations soudaines. Cette ardeur illuminée par ses yeux fulgurants, le visage encore sulfuré de Corse aux cheveux plats.* » [G. Lefebvre, *Napoleon*, 1947].

\*\* A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, la Chine comptait environ 300 millions d'habitants mais elle se distingue surtout par un essor remarquable de sa population puisqu'en deux siècles, elle a plus que doublé sa population (en 1600, elle se chiffrait à 150 millions). La raison la plus pertinente de cette évolution tenait à l'amélioration des conditions de vie des paysans grâce à une extension de la superficie cultivée au principe de « l'occupation des terres chinoises par les Chinois » (et non plus par les étrangers ou les littoraux). On estimait, fin 18<sup>e</sup> siècle, la superficie des champs cultivés à 800 millions de *mu* contre 600 vers 1700.

1 *mu* = environ 7 ares

## NIVEAU I. : VERS UN EMPIRE UNIVERSEL ?

Le paramètre psychologique, quand il s'agit de s'interroger sur telle décision politique, tel comportement de l'Homme-Napoléon, semble accompagner - la devançant maintes fois cependant, l'explication qui en découle. Un document positif du genre : l'ouvrage que Stendhal consacre [*opus cité*] au Bonaparte des Guerres d'Italie (1796-1799), dans toute sa vérité d'homme et de soldat, en opposition à ce jeu de rôle que, devenu Empereur, il affectera, selon l'écrivain, de tenir. Toutefois Stendhal pousse très loin, jusqu'au symbolisme, ses investigations de nature caractérologique. Autre exemple, en négatif cette fois-ci - ce qui ne l'empêche pas d'être passionnant et parfois « vrai », l'essai d'Élie Faure [*Œuvres complètes*, Tome III : œuvres diverses, p. 213-256, 1964], révélant un Napoléon triplement doué de cœur, d'énergie imaginative et de froide raison, qui entre dans l'Histoire à partir d'un « premier rêve de conquérir l'Orient », mais s'interroge E. Faure, « eût-il organisé l'Orient comme il organisa la France ? », et de répondre par la négative, « parce qu'il comprit qu'il ne pouvait organiser la France que selon la Révolution, et pour cela tendit tous les ressorts sans lesquels il n'eût pu le faire ».

C'est connu : une certaine tradition de l'histoire commence ou s'achève par l'analyse psychologique. Les acteurs de l'histoire étant les hommes, cela, de prime abord, ne nous paraît pas répréhensible. Cela l'est pourtant : quelle histoire tient vraiment par la seule détermination du caractère ? Alors que les hommes agissent en groupes (partis politiques), avancent en sociétés voire en civilisation ! Et que leur liberté d'agir, à supposer qu'elle existe, reste soumise pour la plupart du temps aux contraintes matérielles et physiques sans oublier, surtout pour un soldat, ce principe de contingence qui hasarde ses actes et le tient sous le contrôle de la nécessité.

En cette occurrence, le cas de Napoléon est très remarquable en ce sens qu'il commande l'approche psychologique (détermination de sa singularité) sous réserve qu'elle se transcende elle-même, qu'elle passe le particulier pour atteindre la généralité. Ce que nous offrent de saisir, contradictoirement, Stendhal et E. Faure.

### *L'héroïsme corse*

Pour le premier, tout commence en Corse, une petite île, mi-italienne, mi-française, ouverte à l'ambition anglaise... C'est déjà la petite guerre entre insulaires, conduite par des petites noblesses corses dont la famille Bonaparte, laquelle tente de s'assurer, sur le Continent, une petite place au soleil. Cette âpreté corse, elle se remarque sur le visage de Napoléon et induit son caractère : « ... décidé, sombre, jamais distrait par aucun enfantillage [et qui] excita d'abord la haine de tous les petits Français... qui considéraient sa résolution imperturbable comme une prétention hostile à leur vanité » ; le solitaire « Napoléon, pauvre, de petite taille, croyant de plus sa famille opprimée par les Français, fuyant toute société... s'était arrangé une sorte de cabane de verdure où il se retirait pour lire. » N'était la clarté du style, tout ceci n'offrirait aucun intérêt et Stendhal avec humour le reconnaît : « Nous nous garderons de tirer de graves conséquences de ces petits faits, d'ailleurs fort peu prouvés ». Or la phrase qui suit l'histoire de la cabane est porteuse d'autre chose, ce que nous appelons la psychologie se transcendant elle-même : « Un jour ses camarades entreprirent d'envahir cette retraite : il se défendit en *héros*, c'est à dire en *Corses* ». (Nous soulignons).

L'héroïsme corse? Ce n'est plus de la psychologie, c'est déjà une notion de partage, de paysage, pourquoi pas d'un archétype - cet inconscient collectif de C. G. Jung [*Types psychologiques*, 1950, 1993], c'est certainement une vision du monde. Dès lors l'épopée napoléonienne s'écrit et se conçoit plus finement sous cette appellation. É. Faure en parle, à sa manière d'héroïsme, avec des accents encore plus forts, à la hauteur de ceux tenus\* par l'Empereur et non limités à la Corse car il s'agit du seul Homme-Napoléon. Napoléon comparé à Prométhée [p. 241], exerçant un « Apostolat » [p. 249], dont la force de caractère, « son énergie », est devenue un principe, une vertu, celle qui fait avancer l'histoire du monde avec la sienne. Dès lors tout ce qu'il dit est porte-voix, « la révolution, c'est moi », « l'imagination gouverne le monde » ; tout ce qu'il fait mesure sa grandeur : « l'homme supérieur n'est sur le chemin de personne », « je ne suis pas un homme comme les autres et les lois de morale ou de convenance ne peuvent être faites pour moi ». Mais ce « Moi », qu'en advient-il en définitive ? C'est un principe, mieux un paradigme de l'action, parce que sur le caractère se greffe une vision, sur la passion une obsession. Ici intervient comme en relais un jeu de miroir, par le « *Mémorial de Sainte-Hélène* » [opus cité], l'Homme-Napoléon se regardant dans le miroir de son passé, voit l'humanité. Dans les deux appendices ( Tomes 8 et 9) qui composent la « *Suite* » au « *Mémorial* », le Comte de Las Cases dans la ville d'Offenbach, sise à proximité de Francfort, entame sur le Continent son « retour en France », le climat alors est à l'hostilité. Nous sommes en 1819. Deux ans après, à la mort de l'Empereur, ses plus terribles adversaires - les Anglais comme ses compatriotes qu'il avait ennoblis par la gloire - « les guerres de la Révolution ont ennobli toute la nation française » - finirent par ne plus tenir qu'un seul langage : l'avènement du « Héros universel » en attendant le retour de son corps en France.

D'une île à l'autre, d'un héroïsme corse au « Héros antique et oriental » - qu'il rêvait de devenir, de l'insularité occidentale à l'insularité extrême-orientale de Sainte-Hélène, tout a concouru, - la géographie, l'histoire, la psychologie, la légende populaire, l'homme lui-même et ses adversaires qui se sont grandis de lui (Hudson Lowe) quand ils n'étaient pas grands par eux-mêmes tels William Pitt, l'amiral Nelson, tout a concouru pour élaborer, progressivement sans doute mais fortement, une représentation « Hégélienne » de Napoléon.

### ***Un héros hégélien : l'homme universel***

Qu'écrit Hegel à propos de l'Histoire ?

Ceci : qu'elle est l'Idée, la « Raison qui gouverne le monde » mais que « rien de grand ne s'y est accompli sans la Passion ». La Passion « c'est tout d'abord l'aspect subjectif, formel de l'énergie de la volonté et de l'action » (Hegel). Raison et passion, couple infernal, quand tout les opposerait, l'histoire les réunirait encore, pareillement à la Raison qui fonde l'ordre de l'Espace, l'histoire a besoin d'elle, « s'éprouve passion », pour ordonner le Temps. Tout comme lui est nécessaire la passion (la subjectivité avec toutes ses erreurs), pour situer, concrétiser l'histoire des hommes dans le temps. Telle se présente, dès les premières pages de « La Raison dans l'histoire » la position de Hegel. [Opus cité]

Cette dernière a été souvent formulée autrement et judicieusement par l'apophtegme bien connu de « la Ruse de la Raison qui loge son ennemi chez elle ». Plus simplement enfin, disons que la raison a besoin de la passion, son avers, pour se

retourner en Raison (ou revenir à la raison). Sauf qu'on n'y revient pas tout à fait le même, ni de la même façon. Car il résulte toujours des actions humaines, que ce qu'elles avaient prévu de réaliser s'accomplirait, et dans le même temps que ce qu'elles n'avaient pas prévu ni programmé, se réaliserait hors d'elles. Par exemple un feu qui s'étendrait dans toute la prairie quand on aurait voulu le cantonner à la cour du jardin. Les audaces d'un Bonaparte au moment des guerres d'Italie (1796-99) comme les hésitations de Napoléon lors de la Campagne de France (1814) ont eu des effets si inimaginables qu'elles réveillaient là l'inconscient collectif d'un peuple animé d'un farouche patriotisme – il voulait en découdre -; ici au contraire sa tendance immanente en était au rejet d'une guerre par lassitude autant que par celui de l'autorité impériale.

Ce détour par Hegel ne se donne pour but d'instruire personne sur ce maître de la dialectique occidentale ; il n'a d'autre objet que de nous tenir vraiment à proximité de l'idée que Napoléon se faisait de son destin. Destin d'un homme habité par « l'universalité de sa mission », qui n'admettait pas qu'on le jugeât comme un simple mortel, lui, le vrai héritier de la révolution. « La Révolution, c'est moi ». Si parfaitement identifié à elle qu'il en fait une vérité « Absolue ». Un concept nouveau qui offre ce double avantage d'avoir été – historiquement – accompli et dans le même temps, de ne l'être pas dans tous ses principes, dans l'Absolu. Napoléon se convie ou se donne pour objet de partir à la reconquête de la Révolution, d'en répandre les principes démocratiques et nationaux à tous les peuples, mais différemment.

Le sort ou le destin, à l'évidence l'histoire ont lié irrévérablement Napoléon Bonaparte à la Révolution en tant que réalité politique et date de départ du monde moderne et démocratique (l'état de droit). Dès 1791, pour l'Europe des souverains, il ne fait pas de doute que « ce qui se passe en France », « à Paris, réceptacle de malfaiteurs et troupeau d'esclaves », met en jeu toutes les valeurs de la civilisation. La coalition des rois de l'Europe est dans les esprits avant de s'imposer dans les actions, et le principe de se coaliser contre une « révolution satanique » (le propos est de Joseph de Maistre), sera défini ainsi par William Pitt :

*« C'est une question de vie et de mort pour la civilisation... pour le salut de l'Europe et de la société civile. Nous devons être décidés à une longue guerre, une guerre irrémissible jusqu'à l'extinction du fléau. »*

De 1795 à 1797, le relais anti-révolutionnaire est pris par Burke qui en appelle au « monde civilisé » pour combattre le *Directoire républicain* [Collectif, *Le 18<sup>e</sup> siècle*, 1963] Entre 1797 et 1800, s'établit, contre le Directoire autant que contre le Consul Bonaparte, la pérenne et définitive alliance : autour de l'Angleterre, ses alliés : l'Autriche, la Prusse, la Suède, la Russie... En dépit de son anti-jacobinisme, de l'Empire, de « ses pompes et de ses œuvres », jusqu'au bout, en 1815, défigurée ou non, confisquée ou non, en s'acharnant contre Napoléon, c'est à la Révolution que la coalition s'en prend, confortant chez les Français le sentiment ou l'idée d'un destin associé à l'idéal de 89, sinon des « Lumières », dont il reste à parachever le parcours. Curieux d'observer que, de tous les conquérants et despotes connus, jamais Napoléon n'a été assimilé au passé. Pour preuve : le bonapartisme est devenu un courant politique important en France, dans sa version officielle ou occulte. Ce que nierait pas J. Tulard, auteur du *Mythe du Sauveur* [Opus cité]. Ou de « l'homme fort ».

Avec Napoléon, Révolution pourrait signifier, en son temps, « Occidentalisation », modernisation moins par l'Idée des « Lumières » que par celle, concrète, de 1789 à savoir un Etat, un Code et des lois, une nationalité, l'avènement

démocratique, une armée de la nation car la guerre des rois finit quand commence celle des peuples. Après les campagnes d'Italie écrivait Chateaubriand [*Opus cité*], Bonaparte c'est « l'épée dans une main, les droits de l'homme dans l'autre » ! Apportons toutefois cette précision : tous ces principes seront placés sous son autorité, canalisés et médiatisés par lui, mieux ordonnés – son pragmatisme ramenant toujours notre Empereur à des comptes et vues d'épicier -, adaptés à l'évolution des peuples et du monde.

Cette pensée universaliste fleure bon le terroir, se nourrit de terrain, et vu sous cet angle, cet Empire universel de Napoléon eût été plus différenciateur qu'assimilateur, plus proche des Anglais et leur pragmatisme que du nôtre sous l'emprise de l'idéologie républicaine. Dans cet Ordre universel, l'Orient s'inscrit naturellement, logiquement, tout comme l'Occident à cette précision près : « Je ne connais que deux peuples, dit Bonaparte, les Orientaux et les Occidentaux ».

---

\* Las Cases, in *Memorial*, Tome VII, p. 45 :

*« J'ai été gâté, il faut en convenir ; j'ai toujours commandé ; dès mon entrée dans la vie, je me suis trouvé nanti de la puissance, et les circonstances et ma force ont été telles que dès que j'ai eu le commandement, je n'ai reconnu ni maîtres, ni lois. »*

A comparer avec ce que dit le consul Sieyès de Napoléon : *« Messieurs, vous avez un maître ! Cet homme sait tout, veut tout et peut tout. »*

## NIVEAU II : EXPEDITION D'EGYPTE OU D'ORIENT ?

*« Le monde est trop complexe pour qu'il soit opératoire de le considérer comme divisé économiquement entre le Nord et le Sud et culturellement entre l'Occident et l'Orient. »*

S. P. Huntington [*Le Choc des Civilisations*, 1996, 1997]

Le moins que nous puissions dire des « deux peuples » de Napoléon, à la lumière de la complexité du monde selon S. P. Huntington, c'est le caractère quelque peu tranché de sa vision planétaire. Ne saurait pourtant nous surprendre ce que sa formulation a d'excessif, elle exprime une opinion commune sinon convenue en vigueur au début du 19<sup>e</sup> siècle. L'Orient se définissait par l'Occident et réciproquement. Ce qui n'empêchait pas les beaux esprits de compliquer à l'envie ce qu'ils avaient si outrancièrement, si arbitrairement simplifié. Ainsi des deux peuples, des deux humanités, des deux cultures était-on passé à un Occident éclaté en « nouveau » (les Amériques) et « ancien » monde (l'Europe) ; à un Orient subdivisé en Afrique, Asie. La prise en compte d'un déterminisme géo-climatique multipliait les distinctions en Asie haute, moyenne, basse ; de même parlait-on d'une Afrique esclavagiste, arabe, despotique, etc. Ceci étant, cette distinction en Orient et Occident restait pour le moins confuse et arbitraire ; confuse parce que tout dépendait du lieu où l'on se trouvait : à l'est ou à l'ouest de quoi ? Ainsi l'Inde fut pour la Chine et celle-ci pour le Japon, leur Occident, et l'Égypte pour les Européens fut leur Orient, mieux leur Asie, vaste portique d'entrée vers la Syrie puis l'Inde, les deux appellations se confondant souvent dans l'épopée napoléonienne encore que la notion d'Asie finit par l'emporter relativement à la Chine et au Japon. Et arbitraire parce que cette dualité Orient/Occident ne prenait appui sur aucun critère d'ordre scientifique, contrairement à la notion de « Pôle » Nord et Sud, faisait replonger le couple Occident-Orient dans un passé historique où croisades, missions religieuses, expéditions de découvertes ou commerciales, guerres de conquêtes ou de reconquêtes constituaient, par delà les liens tissés, les communications et échanges nécessaires, le fardeau d'une histoire sanglante encombrée de rendez-vous manqués et de haines partagées. Pour les uns et les autres la déception avait maintes fois succédé à l'attrait, à la fascination.

### *Une expédition coloniale historique*

Mais revenons à 1798, à Napoléon Bonaparte à la veille de l'Expédition d'Égypte aussi qualifiée d'*Orient*. Une des leçons les plus remarquables du *Mémorial*, - qui contredit l'opinion fréquemment exprimée par les historiens sous la forme d'une relativisation de cette affaire en péripiétie aux conséquences, certes considérables, confirmant pas là, la fameuse loi des objectifs atteints qui n'étaient pas programmés, en somme des effets collatéraux plus importants que ceux recherchés (*Vide supra*), cette leçon remarquable donc, c'est la place de cette « Affaire » dans le *Mémorial* : 7 volumes sur 9, en parlent, y reviennent souvent longuement, et en définitive nous restituent, ce qu'a été, ce qu'aurait dû être, ce qu'a induit... la politique orientale de l'Empereur.

Voilà pourquoi nous apportons toute notre attention à ce qu'écrit le préfacier du dernier volume du *Mémorial* :

*« ... Que pour observer la conduite de Napoléon, pour voir si ce qu'il a fait dans quelques circonstances critiques de sa vie était ce qu'il aurait dû faire, il faut nécessairement partir*

*de la position dans laquelle il s'était mis et admettre cette position qui d'ailleurs est un fait. C'est une concession rigoureuse à faire [sous entendu pour le comprendre].* » (Souligné par le préfacier qui se veut neutre et distant à l'égard du *Mémorial* dont le comte de Las Cases est l'auteur).

Habitué à présent à la pensée du grand homme, bien que ne prétendant être, en aucun cas, un expert en « Napoléologie », nous pensons que ce qui vient d'être relevé par le préfacier, est crucial. C'est, à l'évidence, une clef qui ouvre à trois niveaux - le « Je », le « Politique », le « Pragmatique » - la pensée de ce stratège nommé Napoléon. Ce qui nous amène au constat que les historiens qui ont le mieux expliqué l'Expédition d'Égypte, n'ont pas pleinement saisi qu'elle était aussi « orientale ». Qu'il soit spécialiste du Premier Empire comme J. Tulard [*Napoléon*, 2001] ou généraliste à l'instar de M. Ferro [*Histoire de France*, 2001], tous ont tenté d'interpréter cette intrusion militaire en Égypte, du point de vue de la situation « politique » de Bonaparte, à ce moment-là. L'évaluation du moment et surtout du lieu marque la différence.

Écoutons d'abord J. Tulard dont le commentaire se déploiera en deux temps.

Premier temps – les raisons :

*« La conquête de l'Égypte semblait une folie... mais l'Orient parlait à l'imagination de Bonaparte ; plus encore lui permettait de laisser pourrir, en son absence, la situation politique de la France... Le directoire voyant enfin sans déplaisir s'éloigner une menace redoutable. »* (Nous soulignons).

Deuxième temps – les enjeux : *« L'Égypte présentait un triple intérêt ; elle permettait dans l'immédiat, en occupant l'isthme de Suez, de couper l'une des routes vers l'Angleterre ; elle était appelée à constituer une colonie qui, disait Talleyrand, « vaudrait à elle seule toutes celles que la France avait perdues » ; elle fournirait par la suite une base utile pour une future conquête de la source principale de la richesse anglaise : l'Inde, où Tippo Sahib menait le combat contre l'envahisseur britannique ».*

Que voici et bienvenue une explication à la fois raisonnable et complète ! Manque le principe, l'explication de la finalité qui tire le tout ? J. Tulard répond :

*« En définitive, la conquête de l'Égypte apparaît avant tout comme une opération de politique intérieure... »*, du moins en 1798, car *« il songe surtout à s'éloigner pour éviter de compromettre le prestige qu'il a acquis »*, etc.

Ensuite donnons la parole à M. Ferro, en cherchant ce qui l'anime, ce qui l'incite à s'expliquer sur Napoléon en y intégrant, bien au-delà de 1798, sa stratégie à l'échelle de la Révolution (ou du Monde) et non plus pour des raisons de politique franco-française.

M. Ferro suit un tout autre développement, plus conforme à la recommandation de notre préfacier et... plus voisine de notre perception :

*« L'Expédition d'Égypte avait été en son principe imaginée pour mettre l'Angleterre à genoux, puisque, faute d'approvisionnement et d'une flotte suffisante, le projet d'un débarquement avait été jugé impraticable.... Idée maîtresse que par l'Égypte et Suez, dont on veut creuser le canal, on menacera l'Inde anglaise pour peu que les anciens alliés de la France y contribuent et on ruinera ainsi le commerce de l'ennemi qui, pour une bonne part, se fait avec ce pays.*

Mais Bonaparte, vraiment fasciné par l'Orient en même temps que chantre de « la grande nation\* » dont il créa le concept [*Mémorial*, 1823, Tome VII], imagine :

*« ... d'en porter les frontières jusqu'en Orient, car dit-il « la civilisation y est absente, on l'y ramènera : plus qu'en Europe c'est en Orient qu'on peut tout transformer, tout inventer ». On l'y ramènera, et pas on l'y amènera ; car Bonaparte bon connaisseur des choses de l'Orient – il a lu Marigny, le baron de Tott, a même écrit un petit conte arabe -, sait bien que la « civilisation est née là » mais que le système despotique l'a éradiquée : les Turcs sont les pendants orientaux des aristocraties féodales d'Europe – il faut en triompher. »*

Au vrai, à peine transposé dans le langage d'aujourd'hui car c'était également celui d'hier, c'est de « nationalité » qu'il est question plus que de « civilisation ». Ces peuples écrivait Sieyès, pour la plupart d'entre eux soumis aux Turcs avant de l'être par les Anglais, *n'aspirent qu'à être quelque chose, étant tout dans l'ordre social et culturel :*

*« Il faut, poursuit M. Ferro, aider à leur résurrection. Au nom de la civilisation, il [Bonaparte] se veut chantre des nationalités.*

*« Pour ce faire, il a l'appui des idéologues de l'Institut. Intellectuel savant, tel se présente Bonaparte, dont le projet séduit d'autres milieux que celui des diplomates. Aidé par Caffarelli, il recrute les cent quatre-vingt-sept savants enthousiastes, des architectes, des dessinateurs qui l'ont accompagné dans son expédition, tels Monge, Berthollet, Joseph Fourier, etc. »*

Recadrée de la sorte, remise en perspective historique, l'expédition d'Égypte, si elle prend appui sur un pays – quel symbolique pays !, est toute tournée vers l'Orient, de l'Orient vers l'Asie, de l'Orient vers la mer, - pour les raisons mises en relief par M. Ferro, également et surtout parce qu'elle va bien au-delà ; que par comparaison aux « Campagnes d'Italie » qui ont révélé au monde un génie militaire, elle n'obéit plus aux seules considérations d'ordre stratégique, fussent-elles de première importance ; qu'en définitive elle ne s'explique, ne se conçoit, ne se comprend, ne s'éclaire que replacée à l'échelle du monde, d'une histoire universelle. Seulement voilà : Si...

*« Si dit Napoléon Saint-Jean d'Acre eût cédé à l'armée française , une grande révolution s'accomplissait dans l'Orient, le général en chef [lui-même] y fondait un Empire et les destinées de la France devenaient livrées à d'autres combinaisons »*

*[Correspondance inédite de l'Empereur... propos rapportés par de Montholon, Gourgaud et de Las Cases].*

Après un examen attentif et délicat de ce qu'a pu représenter pour Napoléon devant l'histoire la question d'Orient dont l'Égypte ne serait qu'un « bel objet », nous estimons venu le temps des synthèses.

En premier lieu celle de l'Empereur que nous connaissons correctement, Napoléon s'y étant exprimé fréquemment, et ses dires souvent rapportés par de nombreux témoins ; ensuite, celle, nourrie, enrichie de tous les effets induits de l'Expédition d'Égypte et, replacée dans le contexte de l'époque – sous réserve de remonter quelque peu dans le temps, et qui donne sens au *Tout*, à ce qui a été et sera la politique française en Extrême-Orient. N'en doutons pas : c'est le futur, le 19<sup>ème</sup> siècle, qui, de cette entreprise dont le caractère d'inachèvement domine tous les autres, fera un grand, le premier grand événement colonial sans doute de l'histoire universelle, assurément de celle de la France.

### ***La Synthèse napoléonienne***

L'Expédition d'Orient fut dominée par la présence, obsédante et omnipotente, de l'Angleterre sur les mers, et sous cet angle, elle concourt à l'histoire de l'expansion

coloniale. Nommé après Campoformio, c'est au titre de Général de l'Armée d'Angleterre, que Bonaparte dirige l'opération :

« *Soldats,*

*Vous êtes une des ailes de l'Armée d'Angleterre,*

*Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges ;*

*Il vous reste à faire la guerre maritime (Nous soulignons), etc. »*

[Proclamation du 19 mai 1798]

Si l'Anglais est indéniablement l'ennemi à abattre, réduire, bloquer et contenir, ce qui différencie l'expédition d'Orient de toutes les autres, - de type commercial, religieux et colonial comme par exemple en Inde, en Chine ou au Japon, c'est qu'elle s'annonce d'un nouveau type. Elle surprend et détonne. Napoléon en est d'autant plus conscient que c'est ce qu'il souhaitait, portant tout à la fois sa marque et son intérêt pour cette partie du monde.

Cet intérêt n'est pas seulement le sien, toute l'instance politique dirigeante issue de la Révolution, autrement dit le Directoire, le partage. Sur l'Egypte, le général et le Directoire communient « dans un grand désir mutuel » :

« *Le Directoire avait rompu les négociations de Lille, convaincu que l'on ne pouvait espérer le rétablissement de l'équilibre aux Indes et la liberté des mers qu'en faisant une campagne heureuse sur mers et dans les colonies. »*

[Napoléon, *Correspondance*, Tome 29, 1857].

Le stratège en lui s'agaçait quand on lui opposait, au plan militaire, sa splendide et irréprochable campagne d'Italie à l'opération d'Egypte. Celle-ci, selon nous, ressemblait de plus en plus à une opération d'un type contemporain bien connu : le Corps Expéditionnaire français en Orient. En elle-même la comparaison était stupide. En Egypte, Bonaparte eut à affronter une autre guerre, « aux difficultés de tout genre » car ici tout est différent : « le climat, le terrain, les habitants, leur religion, leurs mœurs, la manière de combattre, etc., etc. » Poussant plus loin sa réflexion, il estime que non seulement

« *L'acquisition de l'Egypte fut calculée avec autant de jugement qu'exécutée avec habileté », mais que, puisque comparaison il y a, « tout ce qu'on admire dans la campagne d'Italie se retrouve dans l'expédition d'Egypte... mais que même tout cela s'y élève encore plus haut, par les difficultés de tout genre, qui donnent à cette expédition une physionomie particulière et requièrent de son chef plus de ressources et de créations. »*

Ne nous attardons pas davantage sur la phase militaire des opérations. La synthèse opérée par Napoléon en personne, revisitant à Sainte-Hélène, sa politique entreprise en 1798, indique clairement qu'il entendait mener une opération globale voire « totale » et expansive ; et que le fait qu'il s'agissait d'une opération première ou d'avant-garde ne diminuait nullement son importance, l'en accroissait bien au contraire parce qu'elle pouvait servir pour d'autres conquêtes ou opérations à suivre. Et dans l'immédiat, elle ne pouvait, cette armée, ayant « traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie », que pénétrer dans les possessions de l'Empire ottoman des Turcs. Longue marche vers la Syrie à dos de dromadaire. Après la Mer et en dépit d'Aboukir, jusqu'à la grande Mosquée du Caire, tout allait dans le sens souhaité par Bonaparte – l'Anglais reculait sans contrôler rien ; le Français avançait en récoltant des richesses et en « semant » beaucoup dont la création de cet *Institut d'Egypte* (22/08/1798) – jusque devant Saint-Jean d'Acre (20-31 mars 1799), forteresse défendue par les Turcs et les Anglais dont les troupes étaient dirigées par un Français, le général Phelippeaux et qui

résistèrent si fort que Napoléon dut lever le siège le 11 mai suivant. L'âme « civile » de l'expédition, le général Caffarelli que Bonaparte estimait et aimait beaucoup, y trouva la mort. C'était pour l'Égypte française, le début de la fin, une fin rapide puisque le 22 août 1799, Bonaparte s'embarqua sur la *Muiron* faisant voile pour la France.

Dans l'immédiat les Anglais avaient remporté une bataille qui resserrait leur blocus maritime à l'encontre de la France, mais le sentiment qui, en fin de compte, a prévalu chez Bonaparte, c'est l'idée d'une première étape, d'un premier plan (ou projet concrétisé) d'investigation maritime et terrestre, coloniale, en un mot, une réalisation inachevée, qui n'avait pas atteint tous ses objectifs, qu'il fallait cependant refaire et parfaire en profitant de l'impulsion donnée et de quelques acquis, disons, de connaissance locale ou d'expérimentation du terrain. Ce que nous avançons allait être avéré. Dès 1802, des « projets d'Orient » de nature plus spécifiquement coloniale sont avancées, se multiplient au point que J. Tulard met l'accent sur leur caractère d'improvisation, leur non faisabilité et de toute évidence, les années passant, Napoléon perdant la maîtrise de la mer au seul profit des Anglais, finit par abandonner la partie coloniale pour se resserrer sur le continent où les affaires vont de moins en moins bien pour la France [J. Tulard, *Opus cité*, p. 178-180, 2001].

### ***Notre Synthèse : l'annonce du 19ème siècle d'expansion coloniale***

C'est avec une humilité non feinte - car venu à l'étude de l'Empire par le vaste détour d'une politique extrême-orientale dont notre grand homme aurait été l'instigateur, c'est modestement que nous formulons notre propre synthèse concernant l'acte d'Égypte en opposition à l'expédition d'Orient.

Ce qui est un fait, c'est une tentative de colonisation d'un pays du Proche-Orient, de même qu'il existe une raison probable qui a conduit Bonaparte sur les rives du Nil. Quelle raison ? Sinon bien le désir chez lui de « frapper l'adversaire (anglais) à la source de sa richesse » ; de porter atteinte à son commerce, omniprésent et partout triomphant ; enfin, par l'Égypte, de s'ouvrir à la Syrie, de celle-ci à l'Inde, pour occuper ou réoccuper les établissements français de ce dernier pays [*Tableau de l'expansion européenne, Opus cité*, 1935].

Ces assertions induisent une série de questions : la première, éclairant toutes les autres, peut être posée ainsi : la contre-attaque, au plan maritime, menée par la France du Directoire (ne négligeons pas le rôle éminent, dans cette affaire de Talleyrand) contre les Anglais (aussi les Hollandais et les Lusitaniens) s'inscrit-elle dans un contexte colonial, vraiment défavorable à la France ? Certainement oui, puisqu'en Inde, dès 1774, la Couronne britannique se substitue à la nôtre ; qu'un gouvernement général des Indes s'installe à Calcutta avec pour premier vice-roi, « l'habile et audacieux » Warren Hastings. La poussée française en Égypte va provoquer, dès 1799, avec la destruction de la puissance de Mysore, plus tard avec celle de l'empire marathe, l'emprise totale de l'Angleterre sur l'Inde. Exit la France. Les historiens de l'Extrême-Orient – ce que nous sommes – ne sont pas loin de penser irréversible une mise à l'écart de notre pays de toute ambition coloniale, au moment même où se développe, durant cette période, l'extraordinaire poussée russe vers la Sibérie sous l'impulsion du Tsar Paul 1<sup>er</sup>, si forte que la marche des pionniers russes les amène aux portes du continent américain, provoquant la réaction des États-Unis. C'est cette période que nous avons qualifiée de

vide, de moment « où il ne se passe rien »... pour la France, en matière coloniale. Ce qui arrive fréquemment en histoire, la surface des choses, des hommes et des événements ne dit pas tout, reste silencieux, semble voiler des événements à venir d'importance majeure au point que lorsqu'ils adviennent, le spectacle qu'ils offrent, le bruit qu'ils font entendre, frappent d'autant nos esprits que nous ne soupçonnions pas leur existence.

Ce qui est annoncé, par delà les guerres napoléoniennes, c'est l'avènement du 19<sup>ème</sup> siècle d'expansionnisme colonial occidental et russe au cours duquel s'affronteront les puissances dont la France et l'Angleterre seront les deux grands et puissants gagnants. Or cet affrontement a commencé, Napoléon ne peut l'ignorer. Car si l'essentiel se passe sur le continent, l'avenir et la victoire se préparent sur la mer. Déjà, après une soi disant pause, la bataille coloniale est lancée : d'un côté le blocus maritime, de l'autre le blocus continental, mais où passent les marchandises ? Parce qu'elles passent. Mieux elles s'accroissent ; elles enrichissent des états dont l'Angleterre, la Hollande la France dans une mesure moindre, avant qu'elles ne s'épuisent... C'est la fameuse et vraiment incroyable « guerre de course » qui est lancée par la Révolution dès 1793, à partir de Port-Louis, qui reprend sous le Directoire, avec virulence entre 1796 et 1802 (la Paix d'Amiens). La « course » a des effets importants sur le ravitaillement et les butins ramenés par les Corsaires dont le fameux Surcouf, entre 1795 et 1800, sont tout simplement fabuleux. La guerre se nourrit de rapines. Elle se structure, pour raison d'efficacité, autour de bases, de points de chute où le navire corsaire se ravitaille, reprend souffle et vigueur et repart à l'assaut des richesses. La France, en l'occurrence, va loin dans cette direction. Il convient de rappeler que l'Extrême-Asie intéresse ses missionnaires, ses commerciaux, également des scientifiques, des ingénieurs prêts à investir notre planète pour en détecter de nouvelles ressources ou accroître la commercialisation des anciennes (épices). Ainsi, c'est au début de la Révolution et de l'Empire, que le Viêt Nam est abordé, et, les circonstances aidant, la France sera amenée à jouer un rôle politique majeur, dans ce pays [Ch. B. Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam (1592-1820)*, sd]. Madagascar également est visité et même bien pénétré dès le 18<sup>ème</sup> siècle. La Grand Ile offre aux navires français des abris pour se protéger et la « course » française en profite...

La conséquence de tous ces mouvements, alors que Napoléon livre bataille sur le Continent, est de nous apprendre qu'une autre guerre existe, - une guerre dans la guerre, un conflit franco-anglais dans un conflit européen et que la France s'y prépare dans des conditions difficiles, que ses navires en imposent et finissent par structurer, consolider certaines de nos bases : si les comptoirs de l'Inde sont momentanément possessions anglaises, en revanche les Mascareignes, la Guyane, la Guadeloupe, Saint-Domingue, etc. font plus que subsister.

Ce que Napoléon aurait voulu, avec l'Egypte, c'était à ces diverses bases, ajouter la plus centrale, la plus riche, la plus symbolique ; c'était la placer au cœur de son dispositif. Il y croira longtemps, multipliant des plans, élaborant dans le moindre détail des projets que nous pourrions numéroter de la façon suivante : Egypte I, II, III, etc. Qu'ils n'aient pas été réalisés ne les disqualifie pas. Ils n'ont rien de « fous » ni d'infaisables ; ils ne sont vraiment opérants que si... la France impériale contrôle les mers de l'océan Indien ou relance sa politique coloniale. Ce qu'elle hésitera à faire sur mer. Alors, sur la base de ces projets dits « orientaux », l'Empereur cherchera une autre voie : celle qui passe par le Continent via la Russie. D'où son rapprochement avec l'Empereur Paul 1<sup>er</sup> auprès de qui il avait fini par trouver un interlocuteur attentif, pas

mécontent de limiter la puissance anglaise. Mais Paul 1<sup>er</sup> meurt. Il va parier sur son successeur Alexandre qu'il ménage beaucoup, ce qui ne l'empêche pas de tenter, parallèlement, de nouer alliance avec la Perse (1807).

A cette date, il est clair pour lui, que « la Conquête des Indes, des colonies espagnoles et le Cap de Bonne Espérance » passera par le Nord-Est, « sur l'Elbe et l'Oder ». Dès 1806, à Berlin, il le dit, mieux, il le proclame à la face d'une Europe abattue devant ses armées. Et c'est à Tilsit qu'il négocie avec « son ami Alexandre » ce qu'il est convenu d'appeler, les suites de l'expédition d'Orient.

---

\* Las Cases, in *Mémorial*, Tome VII, p. 43 et suivante, précise ce qui suit :

“ *L'Empereur disait alors avoir été celui qui le premier avait salué la France du nom de “la grande nation”. Et certes, remarquait-il, je l'ai montrée telle au monde abattu devant elle... Et elle le sera encore et le demeurera toujours, si son caractère national redevient en harmonie avec tous ses avantages physiques et ses moyens moraux, etc., etc.* »

### NIVEAU III : LES ORIENTS DE NAPOLÉON

Quelles représentations Napoléon 1<sup>er</sup>, Empereur des Français, se faisait-il de cet Orient, sis à l'est de la Méditerranée, que les esprits du temps distinguaient en Orient arabe, indien, chinois. L'imprécision du vocabulaire ne signifiait pas, pour autant, l'ignorance de la chose. On voyageait alors beaucoup, sur mer, sur terre et les distances paraissaient ne jamais constituer un rude obstacle au déplacement. En revanche, si distance il y avait, elle touchait aux esprits, aux mentalités. Les images, les idées que les uns en Occident se faisaient des autres en Orient et réciproquement, ne laissaient pas de surprendre tant par leur extravagance, leur incongruité – mais comment peut-on être Persan ? – que par la force persistante des préjugés. Enfin en arrière-plan de ces échanges, soit disant culturels, un double constat : l'affirmation d'une puissance européenne, en irrésistible ascension, sûre d'elle-même et de plus en plus arrogante (montée de l'esprit colonialiste voire raciste) et d'autre part l'inquiétude grandissante d'une Asie, se repliant, se fermant progressivement puis brutalement, au temps de Napoléon, sur elle-même. Cette Asie, en se protégeant, ranime ses traditions, les conforte plus qu'il n'est nécessaire dans un conservatisme de résistance, adoptant pour la majorité des pays la composant, selon la célèbre terminologie d'A. Toynbee [*L'Histoire*, 1996] le « réflexe zélote\* », excepté pour l'Inde peut-être. Dans une position de « zélotisme extrême » : le Japon, qui se prépare à se débarrasser de ses propres dieux asiatiques (le bouddhisme, le confucianisme) pour se replonger dans son substrat shintoïste [J. Hébert, *Aux sources du Japon, le Shinto*, 1964]. Deux mondes donc qui s'observent sans se connaître vraiment et avec beaucoup, beaucoup d'arrière-pensées, ce qui ne laisse présager rien de positif quand viendra le temps des rencontres. L'europanisation voulue et acceptée, ce sera vraiment pour bien plus tard, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

D'une vue d'ensemble, Napoléon, pour ce qui est de son rapport à l'Orient ou à l'Asie, ne manque pas de nous étonner, aujourd'hui encore. A comparer son attitude vis à vis des rois et des princes d'Europe, l'*Ogre*, le *Conquérant*, le *Despote* qui agit avec brutalité et promptitude, en terre conquise, de connaissance – il est chez lui en Europe !, cet homme de guerre quand il tourne ses pensées vers l'Orient, l'Egypte, la Syrie, l'Inde, la Chine (à partir de 1808), également mais en partie vers la Russie (que de précautions prises pour établir une alliance avec Paul 1<sup>er</sup> puis Alexandre !), devient tout précautionneux, tout attendri, tout songeur, très différenciateur, non de la différence qui méprise, qui nie l'autre parce qu'il n'est pas moi, de la différence au contraire qui diversifie, qui enrichit l'autre de sa singularité. Il est plus proche de l'humanisme du 16<sup>ème</sup> siècle - de la Renaissance, que de celui du 18<sup>ème</sup> siècle – de la Révolution [Lire notre article : *Indochine : un grand mythe...*, *op. cité*]. Le *Mémorial* est rempli, concernant l'Egypte, l'Inde, la Chine, l'Islam, de considérations se rapportant à la nécessaire connaissance du pays, de ses habitants, de ses lois et coutumes, de son genre de vie, de sa religion... bref de ce qui concourt à le différencier des autres. Le regard de Bonaparte l'apparente à celui de l'ethnologue.

Dans le même ordre d'idée, M. Ferro [*vide supra*] a eu raison de mettre l'accent sur la réelle fascination que l'Asie, globalement, exerçait sur son esprit : les premières *grandes civilisations* y sont apparues et la Grèce est le lieu-médian, dépositaire de ces immenses cultures qui remontent à des millénaires... quand la France n'existait pas

même « en tant que bourgade ! » Il est dommage que sur la formation de Napoléon, sa culture, ses connaissances, ses lectures, etc., nous ne savons pas grand-chose. C'est ce qui nous arrête de nous prononcer définitivement sur ce sujet. Et ceux qui en parlent, comme nous, ne font que supputer.

Enfin, il y a tous ces mystères que constituent les « obsessions orientales » de Napoléon. En Egypte elles ont existé sous la forme du « Désert », plus prosaïquement, de celle du « dromadaire qui navigue ». La lecture de [*la Correspondance de Napoléon*, tomes 29 & 30, 1857], de ce point de vue, est passionnante, riche en précisions et détails et nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à cette œuvre monumentale.

A-t-il jamais, à propos de la Chine, prédit qu'elle sortirait de son sommeil [A. Peyrefitte, *Quand la Chine se s'éveillera...*, 1973] pour faire trembler le monde ? Nous n'avons pas trouvé trace de cette prophétie mais elle eût pu lui appartenir. Ce que nous savons, c'est que beaucoup d'écrivains [V. Hugo, *Les Orientales*, 1964] ont insisté, sont revenus sur son « rêve d'Orient », sa « fascination de l'Asie » ou encore son admiration de la Chine, quand ce n'est pas son souhait de « vivre en musulman », de demander à toute son armée de le devenir. Faute d'arguments justificatifs, de textes produits et continus, nous restons circonspect, moins sur la réalité des mots, que sur le contenu à y mettre. Le moment est venu de préciser notre position, et quoi de mieux que de revisiter avec l'Empereur les trois Orient qui ont traversé son histoire.

### ***L'Orient-proche de l'Islam***

C'est cet Orient certainement que Bonaparte connaît le mieux « et qui nous apprend le plus sur sa « vision » de cet Orient. Lui-même s'en est beaucoup soucié, détaillant ses [*Campagnes d'Egypte et de Syrie, 1798-1799*, 1843] et l'historien sur les travaux de qui nous nous appuyons pour bien évaluer les sources du savoir impérial, est J. Thiry [*Bonaparte en Egypte...* 1979]. Nous avons aussi bénéficié des études et réflexions d'E. K. Saïd [*L'Orientalisme*, 1980] qui situe bien, dans le rapport Orient-Occident, ce qui relève pour le premier de la « Question d'Occident » que nous formulons comme suit : oui ou non à l'occidentalisation ?, et pour le second, de la « Question d'Orient » que nous définissons ainsi : le développement de toute nationalité asiatique se fera-t-il « à l'interne » ou « à l'externe » ? L. Febvre [*Combats pour l'histoire*, 2001] a bien raison de dire que l'histoire commence avec le problème qu'elle pose.

L'Orient d'Egypte n'est pas une inconnue pour Bonaparte. Dès son adolescence, J. Thiry [*Opus cité*] relève que dans ses « écrits de jeunesse », il procède à un résumé de *l'Histoire des Arabes* de Marigny. J. Thiry insiste cependant beaucoup, et à raison, sur sa sensibilisation à l'Orient, mi-historique, mi légendaire : celui d'Alexandre le Grand et de l'Islam triomphant : à l'Islam de ses « *Mémoires et ses gloires...* », lequel dès la fin du VIIème siècle jusqu'à la bataille de Lépante en 1571, rayonnera, « dominant voire surpassant la chrétienté européenne » [E.K. Saïd, *Opus cité*]. Bonaparte a toutefois récusé, dans le *Mémorial* l'idée d'un Islam dépassant Rome au plan de l'administration des cités et des hommes. C'est clair que pour lui l'Islam est d'abord, peut être essentiellement, une religion, et dans sa vision politique, en l'occurrence il faut constamment se reporter au *Mémorial*, un facteur de stabilité. Pour quelles raisons ? D'abord la religion n'a rien à voir avec les prêtres qui l'organisent et qui ont « glissé partout la fraude et le mensonge » ; en revanche,

« et dès que j'ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion. Je m'en servais comme de base et de racine... Et puis l'inquiétude de l'homme est telle, qu'il lui faut ce

*vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là que d'aller chercher chez... toutes les diseuses de bonne aventure et les fripons. »*

Mais l'Islam est plus que cela : outre qu'il révèle Dieu à l'homme, il est éthique, éducation, en somme *civilisation*. Et quelle ! A l'image de la chrétienté, il est arrivé à l'Islam de fonder l'état, de l'organiser, de socialiser le peuple. Ses valeurs – consenties ou imposées, diffusées ont fini, dans la durée, par se répandre bien au-delà de son centre originel, jusqu'en Inde, plus loin que l'Inde. N'oublions pas que cette dernière constitue l'objectif terminal de l'expédition d'Egypte dont la conduite ainsi que la réalisation ont été rationalisées en trois phases ou trois guerres comme en témoigne notre « chronologie officielle » renvoyée en fin de texte.

Trois étapes donc : la première militaire contre l'Angleterre pour la stopper dans son expansion coloniale – jusqu'ici réalisée au détriment de la France d'Outre-mer ; la seconde, également par les armes et/ou l'industrie, est « d'enfoncer la Porte ottomane » ; la troisième, décisive, et qui éclaire le caractère très spécifique, à dominante *orientaliste*, de la conquête d'Egypte : c'est contre / ou avec les musulmans, laissé à l'initiative de Bonaparte, le choix éminemment politique et stratégique de faire la guerre ou la paix, de combattre ou de pacifier, ou de pactiser, de cohabiter... pour continuer et par la Syrie, atteindre l'Inde. Un véritable enjeu de civilisation de portée historique n'a cessé de répéter l'Empereur, pendant et surtout longtemps après l'affaire d'Egypte. Nous constatons présentement que ce n'était pas sans raison.

La double opposition anglaise et turque et ses propres erreurs éventuellement ne lui ont pas permis d'atteindre ce dernier but.

Sachant désormais ce qui s'est passé au 19<sup>ème</sup> siècle , rétrospectivement, l'affaire d'Egypte revêt une signification toute différente de celle que lui ont attribuée ses contemporains en histoire ou en politique. Une opinion quasi unanime loue aujourd'hui ses mérites et privilégie ses retombées culturelles tant pour l'Europe que pour l'Afrique et l'Asie. N'a-t-on pas comparé l'Egypte semblablement à un « point focal » placé entre ces trois continents ? Toute la thématique ternaire de l'expédition que nous rappelons – la guerre, la pacification, l'occidentalisation -, induit impérativement la connaissance de l'autre, en-deçà et au-delà des objectifs énoncés. Pour durer, dominer voire partager, toute colonisation a besoin de connaître. En sa première instance, la question de l'altérité pose celle du savoir.

Bien avant les Français, Hollandais et Anglais, précisément à propos de l'Inde, avaient fait plus qu'entrevoir cette nécessité. Que ce soit par Warren Hasting, surtout par l'indianisant William Jones en 1787, et son « *Asiatic Society of Bengal* », l'effort en faveur d'une meilleure connaissance, par l'étude du sanskrit, de l'Inde avait été tenté. Jones souhaitait établir des « séries » de comparaison entre Orient et Occident, pour faciliter le travail de l'administration britannique dans ses relations avec celle, traditionnelle, de l'Inde. En résumé : comprendre par la connaissance de ce qu'elle est, la société indienne, afin de mieux la gouverner.

Nous estimons que cette approche anglaise de l'altérité, cet *Orientalisme* utilitaire, n'a pas dû réellement impressionner Bonaparte. A quelles sources donc s'est-il abreuvé pour mettre en marche la « programmation » de l'expédition d'Orient ? J. Thiry [*Opus cité*, 1973] fait observer que le récit du comte de Volney, paru en deux volumes en 1787, « *Voyage en Egypte et en Syrie* » [nous n'avons pas eu la possibilité de le lire] et apprécié par Bonaparte, l' a beaucoup instruit sur les modalités d'organisation de son expédition ainsi que sur ses finalités. E. K. Saïd [*Opus cité*, 1980] relève dans cet ouvrage une

importante partie consacrée à l'islam et de manière négative car Volney n'y cachait pas son hostilité. Personnellement, sans exclure tout ce qui précède, nous inclinons à penser que c'est de plus haut que regardait notre général, en direction de l'Institut, des Académies, de tout ce qui en cette fin du 18<sup>ème</sup> siècle marquait, scientifiquement parlant, un esprit d'ouverture vers l'Orient, et l'Inde commençait à se distinguer par ses religions et grandes mythologies de l'Hindouisme. La passion pour les études indiennes se doublait de celle en faveur du sanskrit dont la structure linguistique l'apparentait à celle des Grecs et des Perses, à ce qui donnera naissance aux fameuses langues indo-européennes. Un savant, probablement un des maîtres-fondateurs de l'*Orientalisme* français, Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805), en imposait à tous et grâce à lui les grands textes sacrés de l'Inde, *l'Avesta*, les *Upanishads*, traduits en français étaient désormais accessibles aux Occidentaux.

Ce qu'Anquetil-Duperron a dû conforter chez Bonaparte, c'est l'idée que le vrai savoir passe au travers de l'étude de la langue associée à la religion ; de l'architecture (monuments historiques) couplée à la lecture épigraphique. Ce que Bonaparte, de lui-même apporte, dans son entreprise orientale, c'est sa croyance en l'importance de l'islam qu'il place au cœur de son dispositif, parce qu'il sent ou pressent, face aux périls qui l'attendent, - Mameluks, Turcs, Anglais et ces inconnues que sont le climat, la géographie, les mœurs des Arabes, qu'il lui faut s'allier à l'islam, en comprendre l'esprit pour l'épouser, aller aussi loin qu'il est donné de le faire, pour régenter l'Egypte sur la base de ses propres croyances et non des siennes ! Si notre raisonnement est avéré, alors la perception coloniale ou du monde musulman de Bonaparte le rapprocherait d'un... Lyautey. Dit d'une autre façon, au moment où il embarque pour l'Egypte avec son armée de savants, d'ingénieurs, de techniciens, etc., il fait preuve d'une modernité totale : il a un siècle d'avance sur ses contemporains. Par ailleurs, sans qu'il soit question de réduire l'Egypte à une religion, le fait de considérer le phénomène religieux semblablement à la détermination des déterminations, commande une maîtrise approfondie des textes sacrés que la connaissance seule des langues en garantit l'authenticité. Ce qui revient à établir sur un sol ferme et scientifique, les études orientales, l'*Orientalisme*. Mais que nous enseigne cet *Orientalisme* ? Que le rapport à l'autre, sa connaissance, la problématique de l'altérité ne relève qu'en partie des échanges matériels. Qu'en définitive il n'est d'altérité que spirituelle.

### *L'Orient de l'Inde*

Dès ses premiers instants d'installation en Egypte, Bonaparte prit grand soin de donner matière à travailler et moyens d'y parvenir aux membres de son Institut. Inventorier, répertorier, éventuellement catégoriser tout ce qu'on récoltait, collectait, des « missions » que ses collaborateurs déployaient si bien qu'au terme d'une année de recherches, il y eut suffisamment de matériaux pour constituer ce qui deviendra, sous la direction du Secrétaire de l'Institut, Jean-Baptiste – Joseph Fourier, le monumental [« *Description de l'Egypte....* » 23 volumes, 1809-1828]. J. Fourier en assurera la « Préface historique ». La *Description* constitue avec l'Institut les deux monuments napoléoniens de la geste d'Orient.

Parti pour conquérir l'Inde, Bonaparte s'était arrêté à mi-chemin et avait rencontré l'islam. Ce n'était pas la première fois que pareille mésaventure survenait, excepté que cette fois-ci l'Inde par Anquetil-Duperron, avait cheminé sensiblement vers l'Occident. Dans l'immédiat il en est résulté, pour l'*Orientalisme* français un double

gain : l'apprentissage de l'arabe associé à celui du sanskrit débouchait sur l'étude des religions et des civilisations de l'Inde et de l'Arabie. Contre-partie négative : sur l'Inde vue par Napoléon, nous n'avons guère d'autre repère qu'une vision... politique.

Bonaparte a toujours déclaré que son départ pour la France en 1799 ne signifiait pas la fin de son expédition. Restait en effet en Égypte autour de Kléber une importante armée de 60 000 hommes dont la moitié composée d'Européens, transportés par 10 000 chevaux, 50000 chameaux, « portant avec eux des vivres pour cinquante à soixante jours, et un train d'artillerie de cent cinquante bouches à feu de campagne, avec double approvisionnement... » [*Mémorial*, Tome 9, 1823]. Toute cette force devait être utilisée en vue d'atteindre le troisième objectif – l'Inde, le seul, selon Bonaparte, que sa mission n'avait pas rempli.

Devenu Consul après le 18 Brumaire (1799 – An VIII), Bonaparte prit dans le courant de l'année 1800-1801 une série de graves décisions : les lois votées dans la Métropole cessaient d'être applicables dans les colonies, lesquelles seront régies désormais par des *règlements* ; suppression de la représentation coloniale ; rétablissement de l'esclavage et de la politique de la traite ; suppression de l'assimilation douanière, etc. [H. Mariol, *la chronologie coloniale*, 1921]. Ce retour en arrière – à la politique coloniale menée par Louis XIV et Colbert sans reprendre toutefois le vocabulaire (*Pacte colonial* ; *système de l'exclusif*), constituait un vrai tournant, avec « reprise en mains », par Bonaparte, de son action coloniale : il relevait, face à l'Angleterre, ce que nous proposons d'appeler le *défi indien*. Et doublement : par l'océan Indien dont l'importance grandissante s'opère, du point de vue colonial, au détriment de l'Atlantique et de la Méditerranée ; par le continent indien qu'on va investir autrement que par la Porte ottomane, et nous savons que les plans d'opération étudiés (Perse, Russie, îles ioniennes, etc.) sinon mis en œuvre par Napoléon vont se succéder dans les années à venir jusqu'en 1810 – date à laquelle l'Empereur sait qu'il a perdu en faveur de l'Angleterre la bataille coloniale. Qu'il n'a pu relever le *défi indien*.

Pourquoi ? La réponse est unanime : la trêve d'Amiens en 1802-1803 n'a pas permis à la France de reconstituer une force militaire maritime capable, pour le moins, d'égaliser celle de l'Empire britannique, et après Trafalgar en 1805, la domination sur les mers des Anglais est totale. Une autre raison plus discutée mais pertinente quant à notre problématique, tient à ce que la France révolutionnaire n'a pas su apporter sa « protection » concrète et réelle à l'Inde ou aux diverses principautés régnant sur ce pays dont elle eût pu attendre un soutien dans leur quête d'un meilleur équilibre géopolitique. L'échec est patent : en 1800 l'Inde tout entière est devenue possession anglaise.

Mais, une fois de plus, cet Homme-Napoléon va nous étonner ! A Sainte-Hélène les rares propos qu'il tient au comte de Las Cases sur l'Inde relatifs à son futur, sont frappés d'une étonnante lucidité : il estime en définitive positive pour ce pays l'administration anglaise dès l'instant où elle respecte ses us et coutumes, ses traditions, ses autorités locales. Il n'est pas loin de partager le point de vue de nombreux historiens de l'Inde, occidentaux ou nationaux, à savoir que l'unité de l'Inde et les périodes fastes de son histoire ont toujours coïncidé avec l'apport venu de l'extérieur, d'une force en dehors d'elle mais non de son aire culturelle traditionnelle. Enfin, il estime que le vrai problème de l'Inde est celui de la reconstitution de sa « Nationalité » et que cette « Nationalité » s'affirmera, « pour secouer le joug » des maîtres du moment car elle ne peut accepter longtemps de se plier sous l'autorité d'une puissance venue d'Occident.

### ***L'Orient-extrême de la Chine***

A l'opposé de l'Inde, la Chine a passionné Napoléon Bonaparte, pour elle – même et secondairement pour des raisons politiques. Il est vrai que l'océan Pacifique n'accèdera à sa plus grande notoriété qu'au 19<sup>ème</sup> siècle, et dans un contexte de bruit et de fureur, de vacarme diplomatique et de *forcing* militaire... surtout de remise en question totale, par la Chine millénaire, de ses institutions, valeurs et traditions confucéennes ! Le Japon s'en sortira mieux et plus vite, préservé de toute annexion coloniale, par la réaction « *Hérodienne* » de son Empereur demandant à son peuple et à ses élites d'apprendre de l'Occident les armes de sa puissance pour les retourner contre elle. La Russie, devenue entre-temps « puissance eurasiatique » en fera, la première, les frais.

En ce commencement du 19<sup>ème</sup> siècle, la Chine des Qing sait qu'elle règne formellement, « sans limites » et de toute sa sagesse sur l'ensemble des pays riverains de l'océan Pacifique qui reconnaissent sa « suzeraineté » en contrepartie d'une indépendance réelle. Enfin si la Chine se proclame « empire universel », et l'Asie orientale est l'espace, par excellence, où s'étend la « *pax sinica* », elle ignore encore que cette partie de l'Asie constituera – demain -l'Extrême-Orient des géographes français.

Pour ce qui touche d'autre part à ses rapports avec l'Occident, il ne fait aucun doute qu'une terrible menace pèse sur elle. Et elle en a conscience. La plus directe, la plus grave – celle qui aura raison de son isolement, vient de la puissance maritime britannique, d'autant plus affermie qu'elle a réglé la question indienne, en colonisant l'Inde, et de fait, est considérée désormais comme une « Puissance asiatique » [J. Pirenne, *Les grands courants de l'histoire universelle*, Tome IV, 1953]. Or l'« *East Asia Company* » exerce d'importantes et financières pressions sur le gouvernement de Londres pour que triomphent, dans cette seule partie du monde - jusqu'ici épargnée, les lois du libéralisme économique et les vertus du libre-échange. Une menace de nature différente pourrait survenir du côté de son Septentrion par la Russie – celle du Tsar Paul 1<sup>er</sup> puis d'Alexandre 1<sup>er</sup> avec lequel Napoléon 1<sup>er</sup> cherche à établir un condominium « franco-russe ». Si politiquement la Chine intéresse Napoléon, ce serait par ce truchement et surtout pour damner le pion à l'Angleterre. Nous n'en connaissons pas d'autres raisons et si « politique chinoise » il y a, elle s'assimilerait davantage, par son approche éminemment culturelle, à la partie « haute » de l'expédition d'Orient.

L'intérêt de Napoléon pour la Chine apparaît officiellement pour la première fois en 1809, lors de la publication du « Dictionnaire chinois français latin »[A. Peyrefitte, *Opus cité*, 1989], annoncée par *Décret impérial* du 22 octobre 1808, et dont l'inspirateur-concepteur n'est autre que Louis-Chrétien de Guignes, lui-même auteur d'un « *Voyage à Pékin* » relatant les pérégrinations à Canton d'un ci-devant agent du Roi de France, Louis XVI, et qu'on avait « oublié » en Chine. En 1811, c'est autour d'un autre voyageur français, Renouard de Sainte-Croix, demeuré également plusieurs années à Canton, de tenter une sorte de relance, auprès des services diplomatiques de l'Empire, d'une Ambassade française à Pékin. Dans le mémoire qu'il soumet à l'attention de Napoléon 1<sup>er</sup>, de Sainte-Croix estime le moment propice, l'Empereur Qing étant irrité par l'arrogance des pressions et des prétentions anglaises, pour servir les desseins de la France :

*«... faire connaître les hauts faits de votre Majesté ; elle demanderait l'exclusion des Anglais de tout commerce de Chine ; composée de militaires et de savants, elle [l'ambassade] serait d'autant mieux reçue que le gouvernement chinois a le plus grand mépris pour les peuples occupés de commerce. »*

De Sainte Croix préconise en outre de gagner Pékin par la Sibérie via la Russie, étant donnée l'impossibilité de tout déplacement par voie maritime, du fait de l'existence des deux blocus. Cette initiative est restée sans suite, Napoléon traversera bien la Russie l'année suivante mais de manière fort peu diplomatique.

Napoléon a toujours eu, des pays situés à son Orient, plus encore à son Extrême-Orient, une lecture historique et civilisationnelle : semblable au soleil qui se lève à l'aube, se lèvent les civilisations à l'Orient. Mais plus on se dirige vers l'est, plus on va vers la source du soleil. La Chine a commencé à nous faire rêver, en notre Occident, avec Marco Polo ; puis les missionnaires jésuites nous ont littéralement « édifié », à la lecture de leurs « *Lettres édifiantes...* », ; enfin les « lumières » de nos philosophes nous ont transmis la lumière de ses grandes sagesses. Nous avons tous en France « notre Chine », et qu'elle ne soit pas conforme à la réalité ne pèse guère, à l'aune de nos représentations si ce n'est de nos certitudes. Montesquieu, seul, a écrit ce qu'il en pensait, en toute objectivité. On le lui a souvent reproché.

Il se trouve, de même qu'il prit en Egypte le parti des musulmans, en Inde celui de sa nationalité, Napoléon va, en donnant raison à l'Empereur de Chine contre l'ambassadeur anglais Macartney, dans la fameuse dispute du *Kotow*, prouver que si la force matérielle, militaire ou financière, peut arriver à dominer une nation, elle ne dure que par le respect qu'on a, en pratique, des valeurs qui fondent sa culture. Le principe de faire siennes les valeurs, coutumes, religions et autres institutions qui régissent une société ou une civilisation, est le passage obligé de la relation à l'autre, qui cesserait d'être du dominant au dominé, pour s'équilibrer dans une inversion des valeurs, où le vainqueur s'appropriant dans le respect la culture du vaincu, le rend à son humanité.

C'est précisément ce qu'il reproche à l'ambassadeur Macartney. En 1792, désireux d'ouvrir des relations commerciales avec la Chine, le gouvernement anglais y envoie, comme ambassadeur extraordinaire, Lord Georges de Macartney. Diplomate expérimenté, gouverneur général des Indes, il embarque le 26 décembre de Portsmouth et il est reçu en audience en 1793 par l'empereur Qianlong, vieillissant et handicapé d'un début de surdité. La mission se solde par un échec complet et, précise-t-on, c'est une Chine « fermée » se refermant encore plus sur elle-même qui va éconduire l'ambassadeur. Témoin, côté anglais, de la réception, le docteur George-Léonard Staunton rendra compte de l'entrevue en 1797 dans un récit qui connut d'emblée un succès européen [*Voyage en Chine et en Tartarie...*, 1804]. En 1816, c'est un autre comte William-Pitt Amherst, qui, au nom de S.M. Georges III, tente une nouvelle ambassade assortie d'une nouvelle négociation dont la vente d'opium en Chine est l'objet. Il rencontre l'empereur Jiaqing, échoue dans sa mission et s'en retournant en Angleterre, passe par Sainte-Hélène où il souhaite avoir un entretien avec Napoléon, l'exilé. Le mardi 1<sup>er</sup> juillet 1817, non sans avoir hésité, Napoléon rencontre Lord Amherst durant une heure trente. Mais c'est dans les jours qui suivent qu'il va exprimer librement son opinion sur le *Kotow* à son médecin O'Meara qui en rendra compte dans son livre : « [*Napoléon en exil, ou la voix de Sainte-Hélène*, 1822].

De cette affaire diplomatique, A. Peyrefitte tira un ouvrage imposant [*L'Empire immobile*, 1989] où il traite essentiellement du *Kotow*, de l'obstination chinoise d'intensité égale à celle des Anglais – « deux orgueils qui s'affrontent » - et en conclut à... l'immobilisme chinois. Ce qui lui valut quelques critiques : en quoi les Anglais avaient-ils montré leur mobilité ? Napoléon fit plus que s'intéresser à la question, il se passionna pour elle. Du temps où il gouvernait le monde comme à Sainte-Hélène il n'avait pas

changé d'opinion : les Anglais avaient « tout faux » et il donnait raison aux Chinois de leur attitude.

Mais que signifie « *faire Kotow* » ? C'est, devant l'Empereur de Chine, Fils du Ciel, se prosterner conformément au rituel, indéfiniment répété, des « Trois agenouillements suivis des neuf prosternements, face contre terre ». L'application du *Kotow* est générale, que l'Empereur soit physiquement présent ou représenté symboliquement ; que cela se passe en Chine ou hors d'elle, particulièrement dans les pays lointains dits « tributaires », bénéficiant de la « *pax sinica* » comme par exemple le Viêt-Nam. Ce qui s'est alors passé ? On le devine : l'ambassadeur Macartney refusa de s'y soumettre, ce qui fut interprété comme une insolence, la Cour en fut choquée et l'ambassade, écourtée... Réaction en chaîne, relancée en 1816 par la seconde ambassade d'Amherst, qui, lui aussi, refusa de « *faire Kotow* », en dépit de sa résolution initiale de se mettre en conformité avec le Rituel chinois. Avait-il bien agi ? Que pensait l'Empereur Napoléon de la question ?

Napoléon apporta sa réponse par une argumentation serrée que nous résumons sans trahir :

D'abord, une ambassade se justifiait-elle dès lors que l'on parlait de commerce :

*« Si l'on eût donné un million de francs au premier mandarin, tout se serait arrangé. Cette ambassade n'était pas de nature à intéresser l'honneur du pays. On devait la considérer comme une affaire de commerce, plutôt que comme une affaire d'intérêt direct pour la nation. »* [O'Meara, Tome II *Opus cité*]

Ensuite, c'est chercher la provocation, étant donné le précédent Macartney, que de ne pas tenir compte des leçons passées :

*« Vos ministres [Napoléon s'adresse à O'Meara], qui prévoyaient des difficultés dans l'étiquette, avaient autorisé Lord Amherst à s'y conformer lorsqu'ils l'ont envoyé dans cette contrée. Il paraît qu'il pensait lui-même se soumettre à cet usage, et qu'en s'y refusant, il s'était laissé guider par de mauvais conseils. »*

Enfin, de ses réponses, écrit A. Peyrefitte, il théorisa. Ce que dit l'exilé empereur nous importe au premier chef :

*« C'est une erreur de croire que les ambassadeurs sont les équivalents de leur souverain : aucun accord conclu par eux ne peut être considéré comme valide, qu'autant qu'il a été ratifié par l'autorité qui les envoie. Jamais un monarque n'a traité un ambassadeur comme son égal. »*

Puis :

*« Un diplomate ne pouvait se refuser au *Kotow* sans manquer à l'Empereur. »*

Enfin :

*« Est-ce que le Lord accrédité auprès de la Sublime Porte se rend aux audiences du Sultan sans avoir revêtu le caftan exigé ? Tout Anglais de bon sens doit considérer le refus d'accomplir le *Kotow* comme impardonnable ! ...*

*« Vous dites que vous pourriez intimider les Chinois par votre flotte, et forcer les mandarins à se soumettre à l'étiquette européenne ? Folie ! Vous seriez vraiment mal avisés, si vous vouliez exciter une nation de [plusieurs centaines] de millions d'habitants à prendre les armes. »*

Apprécies aujourd'hui à l'aune d'un siècle d'histoire mondiale des relations diplomatiques, les propos de Napoléon retentissent fort, tel un rappel aux règles qui régissent les rapports des états entre eux et, c'est à peine voilé, des cultures entre elles. Grande leçon que nous livre ce conquérant et certains s'en amuseront : l'usage de la force s'arrête là où règne l'esprit des traditions, des coutumes, des genres de vie, des

institutions. Savoir établir le niveau (l'ambassadeur n'est pas le souverain), la différence (la Chine doit être respectée dans la « sienne »), ne jamais s'abaisser à vouloir tout mêler (le commerce et les affaires d'état), ne mépriser jamais une nation en la forçant à accepter vos règles...

Une question cependant nous hante : Napoléon 1<sup>er</sup>, Empereur des Français, aurait-il fait *Kotow*, à Pékin, devant l'Empereur de Chine ? De ce que nous savons du *Kotow*, cette situation est à prendre sérieusement en question. Au demeurant, si nous avons une réserve à formuler à l'encontre d'A. Peyrefitte, c'est sa conception par trop rigide du *Kotow*. Car, et dans une étude récente nous le démontrons [P. Rd. Féray, *une hospitalité de l'invisible*, 2004], ce rituel a fait l'objet de fréquentes contestations du Viêt-Nam impérial, par exemple, lequel ne s'y est pas soumis toujours de bonne grâce, opposant, en Fils du Ciel, le *Kotow* vietnamien (Cinq agenouillements et trois prosternements sans appui de la face contre la terre) à celui de l'Empereur de Chine. Oui, qu'aurait fait Napoléon face à l'Empereur Qing ?

**Nous hasardons une réponse : Il n'aurait pas eu à s'y soumettre, puisque reçu en Chine, par la vertu d'hospitalité – qui égalise, l'Empereur chinois l'en aurait dispensé.**

---

\* Se référant à l'Antiquité, plus exactement au monde syrien – alors que l'hellénisme exerçait une forte influence sur la communauté juive y vivant, A. Toynbee relève en son sein deux réactions totalement contraires, se rejoignant cependant sur un même objectif : la préservation de l'identité culturelle juive. D'où, face au « défi » helléniste, deux camps : les « *Zelotes* » qui préconisaient l'opposition absolue aux – le rejet des, - valeurs de l'hellénisme ; et l'autre camp : les « *Hérodians* » estimant au contraire qu'il fallait avec modération s'approprier la force des valeurs hellénistiques, d'une « puissance supérieure », fût-elle d'origine sociale étrangère. Se mettre à son école pour retourner contre elle ses propres armes. De cette double et contradictoire démarche, A. Toynbee en a dégagé un principe explicatif de l'altérité historique.

**POUR CONCLURE**

Deux siècles après sa fulgurante existence, Napoléon Bonaparte ne cesse de nous surprendre. Quand tout aurait été dit, rien ne l'aurait été totalement. Dans l'histoire de son « rapport à l'Orient », si la documentation a fait défaut, c'est moins dans les propos recueillis que dans le détail ou dans la précision des sources. A nos yeux l'établissement des faits a manqué de solidité alors que nous avons accordé à l'analyse une place quelque peu disproportionnée.

A la relecture pourtant de cet essai, nous éprouvons un sentiment mitigé : ces *Orients* de Napoléon sont vraisemblables mais sont-ils vrais ? En revanche, ce qu'ils ont caché de Napoléon, nous l'avons fait apparaître.

Il y a d'abord, déterminant toute son entreprise, la terrible guerre des mers, annonciatrice des guerres coloniales futures. Cette guerre cachée, secrète, invisible, bien réelle a pesé d'un poids décisif dans l'évolution de l'Empire.

Ensuite, est apparu le « visionnaire », l'Homme-Napoléon se tournant vers l'Est pour guetter l'avenir. Et annoncer l'avènement de l'*Orientalisme* comme modèle de la connaissance de l'autre, de ses religions, langues et cultures.

Enfin, l'humaniste de la différence, et ce sont les civilisations et l'histoire de l'Orient, du Caire à Pékin, qui nous font tenir de tels propos concernant un conquérant mais nous avons bien défini ce que Napoléon, après César et Alexandre Le Grand, devait à Hegel : nous ne pouvons pas juger de tels hommes selon les normes habituelles, selon notre propre entendement. Profondément singulier lui-même, l'Empereur Napoléon 1<sup>er</sup>, ne pouvait que saluer, admirer ce qui d'un homme à l'autre, d'une civilisation à l'autre, différait, se différençait, *in fine*, l'authentifiait.

PIERRE-RICHARD FERAY

LAMIC :

Laboratoire d'Anthropologie de la Mémoire,  
de l'Identité et de la Cognition sociale

U.F.R. – Lettres, Arts & Sciences humaines

Ethno-historien de l'Asie du Sud-Est

Docteur d'état ès-lettres

Université de Nice-Sophia Antipolis

**CHRONOLOGIE  
OFFICIELLE  
DE L'EXPEDITION  
D'EGYPTE**

**1797, 3 juillet :**

Talleyrand signale à l'Institut l'intérêt que la France aurait à s'emparer de l'Egypte ; il approuve Bonaparte, le 20 septembre, dans ses projets de conquête ;

le but proposé est d'atteindre l'Angleterre dans les Indes, mais aussi de faire renaître les plantations de cannes dévastées par les Turcs au début du XVIe siècle, plantations auxquelles s'étaient substituées celles des Antilles que les circonstances de la guerre venaient de nous faire perdre – temporairement au moins- et que la libération des esclaves menaçait de ruiner pour toujours. L'Egypte, route des Indes et compensation de Saint-Domingue.

**1797-1799.**

Occupation des Iles Ioniennes et des possessions continentales de la République de Venise, passée elle-même sous la domination française... Dans la pensée de Bonaparte elles doivent constituer des bases d'opération pour la conquête de l'Orient et d'abord de l'Egypte.

**1798, 19 mai**

- Bonaparte quitte Toulon pour l'Egypte.

- **10-13 juin.**- Bonaparte s'empare de Malte et met fin à la souveraineté de l'Ordre de Malte.

- **2 juillet.** – Prise d'Alexandrie par Kléber.

- **21 juillet.**- Bataille des Pyramides gagnée par Bonaparte.

- **23 juillet.**- Prise du Caire.

- **1<sup>er</sup> août.**- Nelson détruit la flotte française en rade à Aboukir.

- **22 août** (5 fructidor an VI).- Arrêté de Bonaparte créant *l'Institut d'Egypte*. Ce corps savant comptera parmi ses membres Monge, Berthollet, Copnté, Fourier, Champollion, Bonaparte lui-même, etc. ; les découvertes et les projets qu'il suscita sont à l'origine de tous les grands travaux qui ont marqué le XIXe siècle dans ce pays.

- **4 septembre.**- La Turquie déclare la guerre à la France.

- **7 octobre.**- Victoire de Desaix à Sedyman.

- **octobre.**- Le nouveau dey d'Alger, sur l'ordre du Sultan, déclare la guerre à la France, mais les hostilités ne se prolongent pas.

- **1799, février.**- Bonaparte pénètre en Syrie et s'empare d'El Arisch, de Gaza et de Jaffa.

- **3 mars.**- Perte des Iles Ioniennes conquises par les Russes et les Turcs.

- **16 avril.**- Bonaparte remporte la victoire du Mont Thabor.

- **14 mai.**- Traité entre Tripoli et le Portugal.

- **20 mai.**- Bonaparte lève le siège de Saint-Jean d'Acre.

- **24 juillet.**- Revenu en Egypte, il écrase les Turcs à Aboukir et se décide à rentrer en France après avoir passé son commandement à Kléber (22 août).

**1800 : - 14 juin.**- Assassinat au Caire de Kléber.

In « *Tableau de l'expansion européenne à travers le monde – de la fin du XIIe au début du XIXe siècle* », Paris, 1935

## SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- SÉLECTION -

### A / SOURCES PREMIERES

BOLLORE (Docteur Jean-René)  
*Voyages en Chine et autres lieux, 23 janvier 1839-13 mai 1846*  
Quimper, S.F.M.A., 1979, 214 p.

CHATEAUBRIAND (R.-F. De)  
*Mémoires d'outre-tombe,*  
Tome II  
Livres XV à XXIV  
Préface d'Henri Guillemin  
Lausanne, éd. Rencontres, vol. II, 1968.

A compléter par :  
*Itinéraire de Paris à Jérusalem*  
Paris, Librairie Garnier, édition de 1827.

CONSTANT (Charles de)  
*Terres de Chine - Nouvelle compagnie des Indes 1789-1790*  
Vienne, Editions Armine-Ediculture, 1998, 141 p.

CORDIER (Henri – sous la direction de)  
*La France en Chine au 18<sup>ème</sup> siècle,*  
Documents inédits publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères,  
Paris, 1883

DERMINY (Louis).  
*Le commerce à Canton au 18<sup>ème</sup> siècle, la Chine et l'Occident,*  
Paris, EHESS, E2 vol., 1964

DU HALDE, (le Père J.-B.)  
*Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise,*  
Paris, 1735, 4 vol.

[COLLECTIF] :  
*Lettres édifiantes et curieuses de Chine par des missionnaires jésuites,*

Paris, 34 vol., 1702-1776.

GOURGAUD (Général, baron)  
*Journal de Sainte-Hélène 1815-1818*  
Paris, Flammarion, éd.1944, vol. I, 337 p.

GUIGNES (L.-C. de)  
*Voyage à Pékin, Manille et l'Île de France.*  
Paris, Imprimerie nationale, 1808, 3 vol.

HEGEL  
*La raison dans l'histoire,*  
Paris, 10/18, Coll. Bibliothèques, 313 p.

LAS CASES (Comte de)  
*Mémorial de Sainte-Hélène,*  
9 Tomes,  
Paris, Imprimerie de Lebègue, 1823

*Idem*  
*Mémorial de Sainte Hélène, texte établi et commenté par Gérard Walter*  
Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1956, vol. I, 1222 p.; vol. II, 1500 p.

**MARIOL (Henri)**  
*La chronologie coloniale, histoire de la colonisation du XIV siècle à nos jours - histoire particulière des colonies - capitalisme et administration*  
préface de M.A. Martineau  
Paris, Emile Larose éditeur, 1921, 219 p.

NAPOLEON 1<sup>er</sup>  
*Correspondance de*  
Publiée par ordre de l'empereur Napoléon III  
Tomes XXIX & XXX  
Paris, Imprimerie impériale, 1857  
Coll. Hugo Génin

LAUNAY (l'abbé A.)  
*Histoire ancienne et moderne de l'Annam -Tong-King et Cochincine*  
Paris, Challamel aîné éd., 251 p.

MARTINEAU (A.) et MAY (L.Ph.)  
*Tableau de l'expansion européenne à travers le monde - de la fin du XIIè s; au début du XIXè siècle.*  
Paris, Société de l'histoire des colonies françaises  
Paris, Librairie Leroux, 1935, 370 p.

PERE HUC (Régis-Evariste Hus alias)  
*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*,  
préface de Francis Leceessier;  
Monaco, Ed. du Rocher, Coll. Itinéraires, 1980.

MAYBON (Charles B.)  
*Histoire moderne du pays d'Annam (1592-1820)*  
Préface d'Henri Cordier, membre de l'Institut  
Paris, Plon, 1919, 416 p.

O'MEARA (Barry)  
*Napoléon en exil ou l'écho de Sainte-Hélène*, trad. De l'anglais par Barthélemy.  
Paris, Lacan, 1822, 2 vol.

STAUNTON ( Sir Georges)  
*Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792-94 par Lord  
McCartney, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'empereur de Chine*,  
Paris, 4 vol., 1798.

À ajouter :

*Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en  
Égypte pendant l'expédition de l'armée française, publié par ordre de sa majesté l'empereur  
Napoléon le Grand*  
Paris, Imprimerie impériale, 1809-1828, 28 vol.  
[Bibliothèque F. Mitterrand,- Paris- Tolbiac]

---

## **B / SOURCES SECONDES**

AGERON (Charles-Robert)  
*France coloniale ou parti colonial ?*  
Paris, PUF, 1978, 302 p.

AINVAL (Christiane d')  
*Les belles heures de l'Indochine française*  
Paris, Académie Perrin, 2001, 308 p.

BRAUDEL (Fernand)  
*Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*  
Paris; Armand Colin, 1979, 3 vol.

BRUNSCHWIG (Henri)  
*La colonisation française*  
Paris, Calmann-Lévy, 1949, 297 p.

CONWAY (Arthur)  
*A la découverte de l'Asie*

*In Revue Les Voyageurs de l'Histoire,*  
Paris, France, N°11, 2002

**DELAVIGNETTE (R.)**

*Christianisme et colonialisme*  
Paris, Arthème Fayard, 1960, 127 p.

ELISEEF (D. Et V.)

*La civilisation japonaise*  
Paris, Arthaud, Coll. Les grandes civilisations, 1974.

ELISEEF (Danielle)

*Histoire de la Chine*  
Paris, éditions du Rocher, 1997.

ETIEMBLE (René)

*L'Europe chinoise*  
Paris, Gallimard, 1988, 2 vol.

FAIRBANK (John King)

*La grande révolution chinoise – 1800-1989*  
Paris, Flammarion, 1989.

FAURE (Elie)

*Napoléon in Oeuvres complètes, vol. III - Correspondances.*  
Paris, Editions Jean-Jacques Pauvert, 1970

FEBVRE (Lucien)

*Combats pour l'Histoire*  
Paris, Armand Colin, 1992.

FERRO (Marc)

*Histoire de France*  
Paris, Odile Jacob, 2001.

GERNET (Jacques)

*Le monde chinois*  
Paris, Armand Colin, 1972, 765 p.  
Influence jésuite :  
p.453, astronomie, mathématiques et cartographie;  
*Découverte de la Chine par l'Europe depuis le 16è siècle.*  
p.454 : passage très important souligné par moi.  
Au niveau de la philosophie : influence très mince.  
variolisation  
p.456 et suiv. très important.

GIRARDET (Raoul)

*La société militaire, de 1815 à nos jours*  
Paris, Académie Perrin, 1998, 340 p.

*L'idée coloniale en France*  
Paris, La table ronde, 1972, 317 p.

GRENARD (Fernand)  
*Grandeur et décadence de l'Asie*  
Paris, Armand Colin, 1947

GROUSSET (René)  
*Histoire de la Chine*  
Paris, A. Fayard, Coll. **Les grandes études historiques**, 1942, 428 p.  
**Ch.XXXI, p. 360 et suiv.**

*L'Empire du Levant. Histoire de la question d'Orient*  
Paris, Payot, 1946.

HEBERT (Jean)  
*Aux sources du Japon – Le Shintô*  
Paris, Albin Michel, 1964.

HUGO (Victor)  
*Les Orientales*  
In Œuvres Poétiques  
Paris, Gallimard, 1964, Tome I.

HUNTINGTON (Samuel P.)  
*Le choc des civilisations*  
Paris, Odile Jacob, 1997  
*The clash of civilizations and the remaking of world order*  
New York, Simon and Schuster, 1996.

HURTIG (Ch.)  
*Les maharadjahs et la politique dans l'Inde contemporaine*  
Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1988, 369 p.

JAURES (Jean)  
*Histoire socialiste de la révolution française*  
vol.IV  
Paris, éditions sociales, 1973, 7 vol

LACOUTURE (Jean)  
*Jésuites, .Vol. Les conquérants*  
Paris, Le Seuil, 1991, 512 p.

LE THANH KHOI

*Histoire du Viêtname des origines à 1858*  
Paris, Editions Sudestasie, 1981, 452 p.

LEFEBVRE (G.), GUYOT (R.), SAGNAC (Ph.)  
*La révolution française*  
Paris, Félix Alcan, Coll. Peuples et civilisations, 1950, 599 p.

LEQUILLER (Jean)  
*Nouveaux mondes d'Asie du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*  
Paris, P.U.F., 1974.

LEYS (Simon)  
*La forêt en feu - essai sur la culture et la politiques chinoises*  
Paris, Hermann, Coll. Savoir, 1981, 231 p.

*Essais sur la Chine*  
Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1998.

MARKOVITS (sous la direction de)  
*Histoire de l'Inde moderne, 1480-1950*  
Paris, 1994, 729 p.

MERLE (sous la direction de Marcel)  
*Les églises chrétiennes et la décolonisation*  
Paris, Armand Colin, Coll. Sciences politiques, 519 p.

MORINEAU (M.)  
*Les grandes compagnies des Indes orientales (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*  
Paris, P.U.F., coll. **Que sais-je ? 1994.**

**MOUSNIER (R.) et LA BROUSSE (Fr.)**  
*Le XVIII<sup>e</sup> siècle;*  
*L'époque des lumières 1715-1815*  
Paris, P.U.F. Coll. Histoire, 1963, 575 p.

NAFF (William F.)  
*Reflection on the question of "East and West" from the point of view of Japan, in comparative civilization;*  
Review, 13.14, 1985-1986.

NGUYEN thanh-Nha  
*Tableau économique du Viêtname aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles,*  
préface de Gaston Leduc  
Paris, Editions Cujas, 250 p.

MEYER (J.), TARRADE (J.), REY-GOLDZEIGUER (A.)  
*Histoire de la France coloniale*

Vol. I. La conquête , des origines à 1870.  
Paris, Armand Colin, Coll. Agora/poche, 1906, 341 p.

PERCHERON (Maurice)

*L'Inde*

Paris, Nathan, 1947 , p.137 et suiv., 160 p.

*La Chine*

Paris, Nathan, 1935, éd. Suisse, 160 p.

PEYREFITTE (Alain)

*L'Empire immobile ou le choc des mondes*

Paris, Fayard, 1989, 552 p. Ch.85.

Idem,

*Quand la Chine s'éveillera... le Monde tremblera,*

Paris, éditions de poche, 1975.

PIRENNE (Jacques)

*Les grands courants de l'histoire universelle*

Tome IV : De la révolution française aux révolutions de 1830

Paris, Albin Michel, Neuchâtel, éditions de la Braconnière, 1953, 429 p.

REAU (Louis)

*L'Europe française au siècle des lumières*

Paris, Albin Michel, Coll. L'évolution de l'humanité, 455 p.

REISCHAUER (Edwin.O.)

*Uhistoire du Japon et des Japonais des origines à 1945*

**Tome I**

**Paris, Le Seuil, 1973, 255 p.**

**RICHER (Philippe)**

*L'Asie du Sud-est*

Paris, Imprimerie nationale, Coll. Notre Siècle, 1981, 432 p.

SAID (Edward K.)

*L'Orientalisme,*

*L'Orient créé par l'Occident,*

Paris, Le Seuil, 1980.

SAVANT (Jean)

*Tel fut Napoléon*

Paris, Fasquelle, 1953

[ouvrage très hostile à l'empereur]

STENDHAL

*Napoléon*

Paris, Librairie Gründ, 1955.

TODOROV (Tzv.)

*Nous et les autres – la réflexion française sur la diversité humaine*

Paris, Le Seuil, 1989.

TOYNBEE (A.)

*L'histoire*

Paris, Payot, 1996, 623 p.

TULARD (Jean)

*Le Premier Empire*

Paris, P.U.F., Coll. **Que sais-je ? 1992**

*Napoléon ou le mythe du sauveur*

Paris, A. Fayard, 1987, 5<sup>e</sup> édition.

TULARD (Jean), GARROS (Louis)

*Napoléon au jour le jour*

Paris, Jules Taillandier, 1992.

THIRY (Jean)

*Bonaparte en Egypte, décembre 1797 – 24 août 1799*

Paris, Berger-Levrault, 1973.

VANDERMEERSCH (Léon)

*Le Nouveau monde sinisé*

Paris, PUF, 1986.

WANG (N.)

*L'Asie orientale du milieu du XIX siècle à nos jours*

Paris, Armand Colin, Coll. U - Histoire contemporaine, 1993, 408 p.

WEBER (Max)

*Confucianisme et taoïsme*

Paris, Gallimard, coll. **Bibliothèque des sciences humaines, 191989**

*Hindouisme et bouddhisme*

Paris, Flammarion, coll. Champs, 2003

WEILL (Georges)

*L'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle et l'idée de nationalité*

Paris, Albin Michel, Coll. L'évolution de l'humanité, 489 p.

YACONO (Xavier)

*Histoire de la colonisation française*

Paris, P.U.F., Coll. Que sais-je? 1973.

Additif :

Sous-presses :

FERAY (Pierre-Richard)

*Indochine : un grand mythe de l'Universalité française*

Dinan, Presses Universitaire de Bretagne / Pays de Dinan

Date de parution : 2004

*Viêt-Nam : une hospitalité de l'Invisible*

Paris, Editions Bayard – Sciences, avril 2004.

---